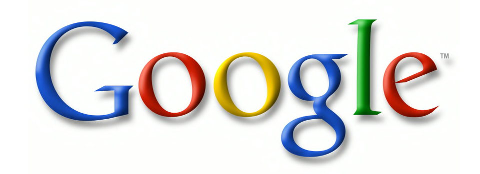
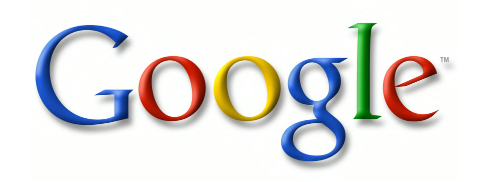

Google




EX
FIDE
FORTIS


EX
FIDE
FORTIS

MÉMOIRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

ERRATA.

Page 73, lettre 40, au lieu de 1749, *lisez* 1750.
Page 153, lettre 80, au lieu de mars, *lisez* août.
Pages 175, 176, 177, 178, lettres 88 et 89. Ces deux lettres doivent se lire immédiatement après la lettre 84.

MÉMOIRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Où l'on trouve un Précis de l'Histoire de la Régence ; les motifs des guerres et les traités de paix, les ambassades, les négociations dans les différentes cours de l'Europe, les intrigues secrètes, le caractère des généraux, celui des ministres d'Etat, la cause de leur élévation, le sujet de leur disgrace, et généralement tout ce qui s'est passé de remarquable à la cour de France pendant le règne de Louis XV.

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS PAR R. P.

Ornés de Portraits.

CORRESPONDANCE.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez Ve. Lepetit, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 2.

1808.

CORRESPONDANCE

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

LETTRE PREMIÈRE.

La marquise de Pompadour à M. Bridge (1), valet-de-chambre du Roi.

1746.

Je vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du roi vous met en état de me servir, et je compte sur la tendre amitié que vous m'avez promise. Mais cette singulière affaire de l'ambition demande un profond secret : il faut que le plan, s'il vient

(1) Un Irlandais.

à réussir, paraisse seulement un effet du hasard. Le roi me vit hier, et m'observa en passant : il aperçut mon trouble ; mais il n'a pas encore vos yeux, et je ne sais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas ! que ne le connaît-il ce cœur ?

On dit que madame de Mailli devenue dévote, est actuellement sous la direction du P. de la Valette, général de l'Oratoire. Hélas ! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion ! Heureux les indifférens ! On dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame : mais comme elle venait un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siége. Un brutal qui était là, se mit à crier tout haut : *Eh ! voilà bien du bruit pour une p......* La comtesse se tourna vers lui, et lui dit avec beaucoup de douceur : *Monsieur, puisque vous me connaissez si bien, faites-moi la grâce de prier Dieu pour moi.* Voilà, en vérité, une femme bien respectable.

Si ma faiblesse, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espère qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monsieur, venez demain me voir : j'ai beaucoup de choses à vous dire, et beaucoup plus à vous cacher.

LETTRE 2.

La marquise de Pompadour à M. Binet.

1746.

Je suis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre, et vous voulez tous deux ménager ma faiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie; mais je ne saurais encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le roi ? Parle-t-il de moi? N'a-t-il pas envie de me voir? A-t-il quelque estime pour votre cousine? De grâce, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, sur-tout dans le cœur d'une femme. Je veux vous

consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit; et j'aurai besoin de vous, aussi bien que de l'officieux duc, qui continue à me soutenir hardiment que le grand seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur; j'espère qu'elle sera plus sage et plus heureuse que sa mère. Je vous embrasse, mon cher cousin; ne manquez pas de venir.

LETTRE 3.

La marquise de Pompadour au maréchal de Saxe.

Septembre 1746.

Vous êtes toujours malade, et vous battez toujours le duc de Cumberland: c'est à-la-fois pour vos amis un sujet de douleur et de joie. Les petites ames diraient, moins de gloire et plus de santé: mais la vôtre n'est pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au sujet des entrepreneurs des vivres: ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour

y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richesses. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne, et vous méritez bien de la savoir, si vous ne la savez déjà. Après la bataille de Rocoux, le chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine et de l'air guerrier d'un prisonnier anglais, et lui dit : *Je crois que s'il y avait eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la battre.* Le soldat reprit vivement : *Nous avions assez d'hommes comme moi, mais il nous en manquait un comme le maréchal de Saxe.* Il y avait dans cette réponse beaucoup d'esprit et de vérité. Le duc de Cumberland est auprès de vous ce qu'était le pauvre maréchal de Villeroy vis-à-vis du terrible Marlboroug, un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reste, on dit que c'est un prince généreux et magnanime, quoiqu'il se soit déshonoré à l'affaire de Culloden. Quant à sa victoire sur les Ecossais, ceux-ci,

quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui : vingt mille hommes en devaient naturellement battre cinq : il n'y a pas là de prodige.

On croit que le siége de cette place que vous attaquez sera difficile; mais y a-t-il rien de difficile pour vous? Faites vîte cette conquête en dépit de nos politiques, et puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'église de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut justement vous en appeler le *tapissier,* comme on le disait du duc de Luxembourg. Adieu, Mars, tout le monde vous aime et vous désire.

LETTRE 4.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Brézé.

1746.

Vous me faites rire avec votre gros hollandais; il est gauche et lourd suivant l'usage de son pays. Je sais qu'il est assommant; cependant il faut le souffrir parce qu'il est de nos amis : si vous vou-

lez que vos connaissances soient parfaites, cherchez-en parmi les anges. L'ambassadeur Van Hoey est un tout autre homme; il a du mérite, et vous avez raison de l'estimer : il est même quelquefois agréable et piquant, comme vous allez voir.

Le marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier; au dessert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paraît sur la table, et Fontaine lui dit : M. l'ambassadeur, *c'est du fruit de vôtre pays*. A ces mots, Van Hoey se lève brusquement, met la main dans sa poche, et jette sur la table une poignée de ducats, en disant : *En voilà aussi* (1).

Si vous allez au Val-de-Grâce, je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à madame de Sennaterre. Hélas! elle a pris le bon parti : le monde ne méritait pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse et ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs, à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-

(1) Voyez les Mémoires, Tom. II, pag. 91.

vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chère comtesse? Faites comme il vous plaira; mais aimez-moi toujours.

LETTRE 5.

La marquise de Pompadour à M. Van Hoey, ambassadeur d'Hollande en France.

Avril 1747.

Ce n'est pas à moi, mais au ministre, que Votre Excellence aurait dû écrire et se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, et je tâcherai de la mériter.

Vous savez que dès le commencement de la guerre le roi n'a jamais demandé autre chose à votre république que d'être neutre dans cette grande querelle des principales puissances d'Europe, et il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment méprisé ses prières et ses offres; ils ont fourni aux ennemis de la France

des secours de toute espèce, sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre et la cour de Vienne; ils ont même mis une armée sur pied, que les Français ont pris la liberté de battre assez souvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la politique de France sera d'exiger la neutralité des Sept Provinces; c'est son intérêt, c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, et qu'il prenne vos villes. Cette démarche me paraît juste et nécessaire; on vous prie d'être neutres, vous ne le voulez pas; il faut donc vous y forcer; nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandais se feront toujours une gloire d'être les amis de la France; cela peut être, et c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Des amis ne se battent pas; cependant le maréchal de Saxe a été obligé de vous battre : permettez-nous de douter de votre sincérité.

Le roi a pour vous en particulier, M. l'ambassadeur, toute l'estime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en secret l'obstination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre ministère, sinon avec succès, du moins avec beaucoup de sagesse. Je suis, etc.

LETTRE 6.

La marquise de Pompadour à la marquise du Saussy.

Avril 1747.

Les nouvelles de la Hollande donnent ici beaucoup d'occupation : je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *Veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a fait connaître les particularités de la mort du pauvre lord Lovat : on ne saurait mourir avec plus de courage : aussi était-il Écossais ; ces gens-là savent se battre et mourir. Une heure avant son exécution il a déjeûné avec grand appétit, et plaisanté ses bour-

reaux ; il est monté sur l'échafaud aussi gaiement que s'il était allé à une fête, et a reçu le coup fatal sans faire paraître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du prince Édouard qui sont sacrifiés l'un après l'autre : les Anglais ne savent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en faisant révolter ces braves gens, et plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sont charmans ; la déesse Flore elle-même conduisait sans doute votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde ; on les admire, et je suis contente. Mais je vous prie, ma chère amie, de ménager vos beaux yeux : le dessin ne doit être qu'un amusement : n'en faites pas une occupation.

LETTRE 7.

La marquise de Pompadour au duc de Boufflers.

1747.

Vous connaissez, M. le duc, toute mon estime pour vous : il se présente une occasion de vous en donner une petite preuve, et je ne la laisse pas échapper. Le roi vous nomme pour aller commander à Gênes, que les Autrichiens menaçent de nouveau, mais qu'ils menaçeront inutilement lorsque la république vous aura pour son défenseur.

Cependant la révolution singulière par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté et chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'histoire ; et l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animait les anciens Romains : allez l'entretenir.

Les Génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires ; ils ont frayé le chemin de l'Italie à dom Philippe ; ils

y ont assuré le pouvoir de la maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir.

La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, et ils le sentent bien. Les empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent, en vertu de ce titre chimérique, au domaine de chaque état d'Italie, dont ils peuvent s'emparer, et qu'ils regardent comme fief du saint empire. En conséquence, les princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs, n'en sauraient avoir de plus sûr ni de plus puissant que la maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les Génois sont turbulens, inquiets et factieux; c'est pour cela que j'ai conseillé au roi de leur envoyer un homme qui fût à-la-fois bon officier, et judicieux politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI les connaissait bien; ils lui envoyèrent un jour des députés pour lui offrir la souveraineté de leur république. *Vous vous donnez à moi*, dit ce prince,

et moi je vous donne au diable. Pour vous, Monsieur, ne les donnez pas au diable; mais allez les sauver par reconnaissance, et pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, et ne vous souhaiterai pas les talens et le courage nécessaires pour réussir, vous avez tout cela; mais vous aurez besoin de patience; en avez-vous? etc.

LETTRE 8.

La marquise de Pompadour à la marquise de Fontenailles.

J'ALLAIS vous écrire et vous gronder, lorsque je reçus de vous une lettre pleine d'esprit, d'amitié, et je suis prête à vous embrasser. Cependant une lettre ne suffit pas à mon cœur. Vous savez que je suis difficile dans le choix de ma compagnie, et que vous êtes du petit nombre de celles que j'estime et que j'aime à voir : pourquoi donc me refusez-vous ce plaisir?

Je suis seule au milieu de cette foule

de petits seigneurs qui me haïssent, et que je méprise. Pour la plupart des femmes, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petitesses et leur fausseté les rendent insupportables : je ne le leur dis pas ; mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est à présent que je connais que les rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, et sur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma faiblesse. On dit que le roi du Monomotapa a cinq cents bouffons qui l'accompagnent par-tout pour le faire rire. Louis XV a cinq cents singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever ; mais c'est rarement qu'ils le font rire : il n'est guère moins triste que moi. Que je les plains ces dieux de la terre qu'on croit si heureux ! L'amitié seule, plutôt que l'amour, pourrait les consoler ; mais les rois n'ont point d'amis, il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir : ils n'ont que des esclaves et des flatteurs.

Vous, ma chère amie, vous m'aimez :

je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici? Ne manquez pas d'amener mademoiselle de Fontenailles; vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mère, etc.

LETTRE 9.

La marquise de Pompadour au maréchal de Belle-Isle.

1747.

Je suis très-fâchée, pour vous et pour la France, de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du chevalier de Belle-Isle (1). M. votre frère avait peut-être trop de feu; mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté; il est tombé dans le champ d'honneur: c'est la gloire et la récompense des héros, et c'en est assez pour vous consoler.

Toute la France est dans de mortelles alarmes au sujet de cette subite irruption des Autrichiens et des Piémontais en Provence. Quant à moi, quoique bonne

(1) Voyez les Mémoires, Tom. II, pag. 84.

Française, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on se bat, nos ministres parlent toujours de la paix. J'ai souvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paraissent pas aussi admirables que je me les figurais avant de les voir de près. L'art d'un politique est de tromper et de mentir à propos pour le bien de l'État : il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : Je m'imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'esprit et de profonde politique à sa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe ; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne serez pas sans doute de mon avis ; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, M. le maréchal, de battre bien ces Messieurs qui ont tué le pauvre chevalier : je le souhaite pour votre propre gloire et l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles : le roi vous récom-

pensera en roi ; et moi en jolie femme je vous laisserai peut-être baiser ma main. Adieu, M. le maréchal ; souvenez-vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire ; ne me faites pas mentir.

LETTRE 10.

La marquise de Pompadour à la marquise de Blagni.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons et les baiser ? Ils sont si jolis ! leurs tendres caresses rappellent des souvenirs bien doux, et ne manquent jamais de faire rêver les filles ; c'est pour cela que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Montespan avait six souris blanches qu'elle attelait à un petit carosse de filigrane, et qui prenaient la liberté de mordre ses belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens ou des chats ; je n'aime pas tout cela, je n'aime que mes pigeons.

Le roi est à la chasse ; je n'ai pas voulu

l'accompagner parce que j'étais de mauvaise humeur, ce qui l'a fait rire.

Tandis qu'il va à la chasse, la reine passe son temps à prier Dieu : c'est une sainte, les grandeurs et les vanités de la terre ne la touchent plus.

Cependant la reine, malgré toute sa sainteté, a un grand défaut, c'est qu'elle me hait; moi, j'aime cette princesse, je la révère parce qu'elle est vertueuse, et je voudrais avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie, et vous le savez bien, etc.

LETTRE II.

La marquise de Pompadour au maréchal de Saxe.

1747.

Il faut toujours vous admirer et vous aimer. La France n'était pas accoutumée à vaincre les Anglais; cette gloire vous était réservée. Un maréchal de France, grand homme et bon citoyen, qui ne s'embarrasse pas par qui le Roi soit servi, pourvu qu'il le soit bien, et qui

ne connaît pas les petitesses de la jalousie, disait dernièrement que vous réunissiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesse de Turenne. Je ne sais pas si ces célèbres généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier règne, étaient aussi grands qu'on les représente; mais je sais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la Nation n'a tiré aucun avantage solide; ils attaquaient, mais vous nous défendez, ce qui est plus important et plus honnête.

On dit, M. le maréchal, qu'au milieu des travaux et des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme, et ne vous blâme pas; l'amour fait les héros et les rend sages. Charles XII, de Suède, est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé; mais il en a été puni, il est mort fou et malheureux. Les anciens Germains disaient qu'il y avait *quelque chose de divin dans une belle femme.* Je suis presque de leur avis, et je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un

beau visage que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne, et puis venez voir vos amis.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du Roi pour la bataille de Lawfelt; mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paraît injurieuse à Dieu: c'est comme si quelqu'un allait remercier un bon père de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfans; il serait plus juste et plus naturel de lui en demander pardon.

Comment se porte le comte de Frise? J'espère qu'il ressemblera à son oncle. Le roi songe à le marier et à l'établir d'une manière digne de vous et de lui. Adieu, M. le maréchal; je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi, mais d'avoir soin de votre santé pour le service du roi et la satisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un seul homme est une calamité publi-

que ; c'est ce que la France éprouverait si elle avait le malheur de vous perdre.

LETTRE 12.

La marquise de Pompadour au comte de Lowendal.

1747.

Je vous remercie de votre lettre et de votre conquête. Vous avez donc pris Berg-op-Zoom en dépit de l'envie et des Hollandais ! Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, et qui portait le nom de *Pucelle*, n'a pu vous résister ; ce qui prouve que les Français sont capables de tout, quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que s'emparer des villes pendant toute cette guerre comme en se promenant ; mais la prise de cette dernière met le comble à leur gloire et à la vôtre. Je suis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés disent dans leurs gazettes que vos troupes, en entrant dans la ville, ont massacré sans distinction

hommes, femmes et enfans. Je ne sais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples; mais je sais que les hommes sensés ne le croiront pas. Les Français ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre; ils aiment la victoire et non pas le sang.

Continuez, monsieur le comte, à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée, et qui vous estime. Si la vieillesse et les infirmités venaient à nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous resterez, et on ne s'apercevra pas qu'il soit mort.

Le roi vient de donner un régiment à votre fils; M. d'Argenson n'en était pas d'avis à cause de sa grande jeunesse; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille :

. . . . Aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avais raison; le mérite du père répond de celui du fils. Je vous souhaite, Monsieur, seulement une bonne santé;

vous trouverez tout le reste en vous-même.

LETTRE 13.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Brézé.

Je viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui me donne des vapeurs. Il n'y a guères d'autre compagnie à la Cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit et de la politesse. Selon moi, la politesse consiste à être aimable, et quiconque m'ennuie me déplait. J'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chère, que vous vous amusez actuellement à vous faire peindre : j'en suis bien aise ; c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanlo est un homme inimitable pour attraper la ressemblance ; dites-lui de ne pas oublier ces deux petites fossettes qui vous rendent le souris si aimable, ni ces lè-

vres de rose que je prends tant de plaisir à baiser, ni ces yeux tendres et touchans qui me disent si bien, *je vous aime*.

On dit qu'un sultan fit un jour appeler dans son sérail un fameux peintre vénitien pour tirer le portrait de sa favorite; mais le peintre lui disant que pour cela il faudrait qu'il la vît, ce prince jaloux le trouva fort impertinent, et le renvoya. Si vous eussiez été dans ce sérail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'Opéra; j'ai presque envie d'y aller, et de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmote, et vous comme il vous plaira; mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein, donnez-moi un baiser; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE 14.

La marquise de Pompadour au maréchal de Saxe.

1747.

Vous nous envoyez toujours de bonnes nouvelles; chacune de vos lettres annonce une victoire ou une conquête, et vous êtes *l'Enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étaient sans doute de même, mais ce César se portait bien quand il conquérait le monde pour lui, et vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous. Avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer bien cher ses faveurs.

Mais à propos de César, M. de Brissac, qui était à la dernière action, et qui m'en rapportait les particularités, dit : Je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, et lui fis observer que, par respect pour votre titre de général, il devrait au moins dire, *M. de Saxe. Eh, morbleu, madame*, reprit-il vivement, *est-ce qu'on*

dit, M. César, M. Alexandre? Cette saillie gasconne est un mot sublime, et vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, M. le maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand; les héros ne devraient jamais être malades.

Les Hollandais murmurent beaucoup, et ne vous aiment pas dans leur voisinage; ils se souviennent de l'invasion de Louis XIV; ils craignent le même sort sous son successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, et qu'ils redoutent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres dans une guerre qui ne les regarde pas.

Au reste, la faction anglaise est toute puissante chez eux par l'influence de la Maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur pays va être exposé; mais ils murmurent tout bas, et sont sans pouvoir. Leur ministre Van Hoey présente sans cesse

mémoires sur mémoires ; il proteste que leurs Hautes Puissances sont pleines de respect pour le Roi, et ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos ministres lui protestent que la nation française a le plus grand respect pour l'illustre nation hollandaise, et souhaite cordialement qu'elle devienne sage et raisonnable. Nous espérons qu'elle le deviendra quand elle nous verra à ses portes, et que vos victoires nous procureront une paix que les héros n'aiment pas, mais dont l'Europe a besoin. Les Français meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, et des cris de *Vive le Roi*. Je vous salue, etc.

LETTRE 15.

La marquise de Pompadour à la duchesse de Duras.

SAVEZ-VOUS que nous allons bientôt avoir une nouvelle dauphine ? C'est la princesse de Saxe. On va envoyer un

certain duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connaissez ce duc; il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reste, pour le dire en passant, ce mariage sera singulier, le dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son grand-père, et qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des princes est comme celle des dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu, au commencement de ce siècle, le duc de Savoie faire tous ses efforts pour détrôner Philippe V, roi d'Espagne, son gendre, et préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon père?

Après tout, je suis bien aise qu'on donne une femme au dauphin; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête. Le mariage est le meilleur remède contre cette maladie des ames faibles. Le jeune prince est bon comme son père, et il ne manque pas de sens; mais son éducation a été fort négligée. On avait proposé au cardinal de Fleuri

de lui donner pour précepteur l'abbé Rome, homme savant et plein de probité. Son Éminence répondit qu'il avait trop d'esprit ; et elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot et d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, et s'est plus attaché à en faire ce qu'on appelle un saint qu'un grand prince. Quoiqu'il eût plus de soixante-dix ans, le cardinal espérait encore peut-être gouverner le fils après le père.

Si vous voyez la belle comtesse, je vous prie de l'embrasser pour moi, et de la faire souvenir de sa parole ; il faut que mes amies aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle est assez bonne ; je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendresse, et ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie, etc.

LETTRE 16.

La marquise de Pompadour à M. d'Argenson.

1747.

Je suis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'état, de ce qu'on appelle votre disgrâce. Le roi perd un bon serviteur; et vous devenez votre maître; ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits-maîtres, ennemis jurés du mérite, des talens, qu'ils sont incapables d'avoir, et je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Quoiqu'ils soient sans génie pour servir le roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent: *Quella rabia della gelosia!*

Cependant tous les honnêtes gens espèrent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur; ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante; la mauvaise l'est aussi. Quoique le roi soit prévenu, il est aussi bon et juste; il sen-

tira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au roi le plus grand ministre du siècle, et de vous prouver que je ne suis pas ingrate, etc.

LETTRE 17.

La marquise de Pompadour à mademoiselle Alexandrine.

1747.

Comment vous portez-vous, mon bel ange? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mère, et mon cœur m'en assure. Vos dames sont fort contentes de vous; elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit et vos grâces. Continuez à mériter leur tendresse et leurs soins, si vous voulez me plaire et vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain avec votre petite amie mademoiselle de Rosières. Le roi vous aime comme sa fille, et vous caressera; il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il

s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chère enfant, ayez soin de votre santé, et aimez votre mère autant qu'elle vous aime.

LETTRE 18.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Noailles.

1747.

Que faisiez-vous hier avec ce grand flandrin de marquis? Je le hais parce qu'il est sot et ennuyeux; il ne sait ni rire, ni parler comme les honnêtes gens, et je ne le vois jamais que je n'attrape un bon mal de tête. Il a un de ces visages bêtes que les Italiens appellent *volto senza senno.* Cependant on dit qu'il est bon, généreux, et toujours prêt à servir ses amis et les malheureux. J'ai de la peine à le croire; car il faut avoir de l'esprit pour faire du bien; les sots en sont incapables. En un mot, madame la comtesse, avec votre permission, cet

homme n'est pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée à six heures du matin, et j'ai été pleurer dans le parc parmi les rossignols, qui n'y faisaient pas attention. Je suis triste pour bien des raisons, et je commence à m'apercevoir que j'ai fait une folie en venant à la cour. La pompe, la grandeur, les plaisirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus; le charme est fini, et je ne retrouve plus dans mon cœur qu'un vide immense que rien ne peut remplir. Le monde est menteur; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement, et je suis assez gaie : nous sommes les machines de la providence; on dirait qu'il y a dans le cœur humain deux mesures, l'une de plaisir, et l'autre de douleur, qui se vident et se remplissent alternativement.

Le roi Très-Chrétien est comme moi triste et gai tour-à-tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de petits

airs qu'il aime beaucoup, nous chantons et paraissons contens. Le divin Jeliotte est toujours l'ame de ces petits concerts; il fait pour un moment nos délices, comme il fait ceux de Paris. Il ne manque jamais de ramener la sérénité dans l'esprit du Prince, et par-là il est souvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe; car un monarque qui refuse tout dans sa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur est dissipée.

Pour vous, ma chère comtesse, vous êtes peut-être plus égale et plus heureuse; mais soyez sûre que dans la tristesse, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendresse. Le comte aura le commandement d'Alsace; priez-le de m'aimer aussi, et de ne plus me gronder.

LETTRE 19.

La marquise de Pompadour à la marquise du Chatelet.

C'est moi, madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert un moyen de vous servir dans la personne

du jeune comte. Mon estime pour vous et pour lui m'en faisait un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même temps de faire compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talens dont les hommes doivent être jaloux. Lorsque Newton étonnait l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se serait jamais imaginé qu'une Française, célèbre par son rang et sa beauté, serait non-seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, et que la France vous admire; souffrez qu'une femme qui ne sait rien, mais pleine d'estime pour le savoir, présente à l'illustre et charmante *Emilie*. l'hommage sincère que l'Europe lui rendra bientôt, etc.

LETTRE 30.

La marquise de Pompadour au duc de Boufflers.

1747.

Vous n'avez pas trompé nos espérances, M. le duc. Je viens de recevoir votre lettre avec la nouvelle de la levée du siége de Gênes. J'ai couru aussitôt la porter au roi, qui m'a promis de vous récompenser. Vous louez beaucoup les Génois, et vous dites qu'ils vous ont secondé de tout leur pouvoir; je n'en suis nullement surprise; tout homme a plus d'intérêt que son voisin à défendre sa propre maison.

J'admire comme vous l'action du gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au sénat, et rendre sa place pour rester fidèle à sa patrie; cette action aurait été digne d'un Romain, et c'est pourtant un Italien, et un Génois, qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'état de Gênes contre une

nouvelle entreprise de la part des Autrichiens, et de leur en fermer l'entrée. Cependant, malgré tous vos soins et les bonnes intentions du roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité de l'Italie; jamais on n'a pu le faire, parce que c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est le plus faible.

Le sénat n'a fait simplement que son devoir en vous créant noble génois : c'est à la vérité un faible honneur; mais la gloire que vous avez acquise, et l'estime du roi, sont d'un plus grand prix.

Si l'infant passe à Gênes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbles respects? le voilà à présent sûr d'un établissement; il en est bien digne. Recevez, monsieur le duc, mes vœux et mes complimens; personne ne vous honore plus que moi.

LETTRE 21.

La marquise de Pompadour au maréchal de Belle-Isle.

1747.

Le général Brown a donc été forcé de repasser le Var, et nous vous en avons l'obligation aussi bien qu'à dom Philippe, qui, dans cette occasion, dites-vous, a payé de sa personne comme un simple volontaire. Je ne m'en étonne pas; il est du sang des Bourbons. Ainsi ce beau projet du roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'est évanoui. Les Français sont invincibles quand ils sont commandés par des hommes comme vous, et sur-tout quand on les attaque chez eux. Charles-Quint l'a éprouvé long-temps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frère; cette victoire fera oublier au Roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe où l'on a porté la guerre. Mais,

hélas ! en mer, les Anglais viennent de détruire les malheureux restes de notre marine. J'ai bien peur que tant de sang et de trésors prodigués dans cette guerre si ridicule dans ses motifs, et si cruelle dans ses effets, ne produisent à la fin aucun avantage, et que le roi ne soit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour rentrer en possession de ses colonies. Chaque fois que les Anglais nous battent sur ce qu'ils appellent leur propre élément, je suis, pour ainsi dire, prête à maudire la mémoire du cardinal deFleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'était un prêtre. Sa politique timide et sa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute sa considération en qualité de puissance maritime. Il n'aimait ni la guerre ni les dépenses ; il avait cet esprit d'épargne qui est fort bon dans le gouvernement d'une famille particulière, mais qui est souvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'État, où il faut savoir dépenser, et perdre même à propos. On dit que les Anglais

avaient beaucoup d'estime pour lui : je le crois. Il a laissé pourrir nos vaisseaux dans nos ports, de peur de les fâcher; c'était un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des prêtres a toujours été plus ou moins favorable à la France, et peut-être aussi aux autres États ; ils sont faits pour prier Dieu, et non pour gouverner les hommes ; n'êtes-vous pas de mon avis?

Portez-vous bien M. le maréchal, et soyez content; tout le monde vous estime, et moi plus que les autres. Si l'on avait dit à l'infortuné M. Fouquet que son arrière-petit-fils serait non seulement un grand-seigneur, mais un grand-homme, il aurait peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue bien sincèrement, et je souhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

LETTRE 22.

La marquise de Pompadour au chevalier de Sade.

1747.

J'ai aussitôt porté au roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, et dont je vous remercie. Il ne comptait pas d'abord qu'une place telle qu'Antibes, sans fortifications, et qui n'avait qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourrait seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée. Cependant vous avez soutenu un siége de quarante jours, et à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas la moins admirable. Le roi vous donnera au plutôt des marques de son estime; et s'il était capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire souvenir. Pour moi, M. le chevalier, je me ferai toujours un devoir de servir le mérite et la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.

LETTRE. 23.

La marquise de Pompadour au comte de Maurepas.

1747.

J'ai ouvert votre lettre avec empressement, croyant que c'était la nouvelle d'une victoire, et c'est celle d'une défaite! Cette malheureuse affaire achève de détruire le reste de la marine française, et de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation : M. de la Jonquière s'est battu en homme de courage : mais hélas ! il avait affaire à des Anglais. On peut dire que tout est perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire ; c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe ; il semble que l'un soit destiné à posséder l'empire de la mer, et l'autre celui de la terre ; il faut prendre patience.

Je prévois que la France sera obligée de faire une paix honteuse, et de rendre les conquêtes de Flandre : la misère du royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, et l'obstination des alliés, qui ont plus d'argent et de patience, la rendront bientôt nécessaire. Le maréchal de Saxe se vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, et d'arborer les fleurs de lys sur les remparts d'Amsterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien du tout, et même je ne le desire pas. Cette conquête, en supposant qu'elle soit possible, serait très-dangereuse : Louis XIV qui la fit, fut presque aussitôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le règne de Louis XV ne sera jamais celui des conquêtes : les Français du temps présent sont trop différens de ceux du dernier siècle. Je le redis encore, la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite, nous sommes épui-

sés d'hommes et d'argent, et nous avons de puissans ennemis. Vous, Monsieur, qui tenez la première place dans le conseil, et qui la méritez par votre expérience et vos lumières, contribuez à rendre aux Français cette paix dont ils ont tant de besoin, et qui est le bien le plus précieux qu'un bon roi puisse faire à des sujets qui l'aiment, etc.

LETTRE 24.

La marquise de Pompadour à la marquise du Saussai.

J'ai été heureuse pendant huit jours, c'est-à-dire tout le temps que je vous ai vue ; à présent je suis triste à mon ordinaire : je puis vous dire, au scandale des grands de la terre, que malgré ma faveur et l'estime d'un grand prince, je suis quelquefois sur le point d'abandonner la cour, et d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais ma faiblesse me retient : je hais le monde, et ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle dauphine? Elle n'est pas belle; mais elle a de l'esprit, des grâces, et ce je ne sais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot : nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites ames, qui ne manque jamais de rendre un prince persécuteur et ses sujets fanatiques. Je ne connais pas de grand roi qui ait été dévot : le bon Henri IV ne l'était pas. Aimons Dieu et la vertu, laissons la dévotion aux moines.

La dauphine a amené avec elle un jésuite allemand, nommé le P. Croust, qui est son confesseur : c'est peut-être le plus sot et le plus plat animal qui ait jamais été importé du Saint Empire germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scène qui s'est passée, il n'y a pas long-temps, à Versailles. Une femme de Paris, qui était grosse, eut envie d'embrasser ce jeune prince, qui est, à la vérité, beau comme l'amour : un officier se chargea

de l'introduire; mais le dauphin, voyant qu'elle avait la gorge découverte, lui tourna le dos, et lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune dauphine avec des bracelets de la défunte infante, où l'on voit son portrait en miniature : le dauphin desire qu'elle les porte, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, et je ne saurais aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, et à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle comtesse. Adieu.

LETTRE 25.

La marquise de Pompadour à la même.

1747.

Avez-vous entendu parler de la catastrophe du tyran de Perse, le trop fameux Thamas Kouli-Khan? il a été massacré dans son propre palais par ses gardes. Cet

homme, si célèbre par son courage et par ses crimes, a éprouvé le sort qu'il méritait : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouvèrent un jour un trésor ; l'un d'eux alla chercher des vivres, et les empoisonna pour se défaire de ses camarades et devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci, dans le même temps, prenaient la résolution de l'assassiner par le même motif, et ils l'exécutèrent à son retour ; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avait apporté ; mais ils y trouvèrent la mort qu'ils méritaient, fidèle emblême des conséquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuses chimères ! je vous méprise sincèrement ; mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On songe toujours à la paix. Le roi fait des propositions très-raisonnables ; mais les Anglais s'en moquent, et veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit jusqu'ici que de belles harangues et des complimens : cependant nous espérons toujours.

Quand vous écrirez au beau marquis, dites-lui de ne pas tant s'exposer pour l'amour de vous et de ses amis, car le canon ne respecte personne. Adieu, je vais partir pour Marly; c'est un lieu charmant, mais votre présence le rendrait encore plus beau, etc.

LETTRE 26.

La marquise de Pompadour à M. d'Argenson.

1747.

Les Anglais ont donc renouvelé leur traité avec les sauvages de Russie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente mille hommes en payant. Ils sont comme les princes d'Allemagne; amis de tout le monde en payant. Je ne sais cependant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le roi de Prusse ne les laissera point passer impunément, et j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux anglais, ce qui n'est guères pra-

ticable, ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand Saint-Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant était aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu-à-peu, et apprendra la discipline militaire en servant les différentes puissances qui l'emploient ; bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, et deviendra formidable. Il ne serait pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, et commandés par un nouvel Attila, qui inonderaient l'Europe. Dieu nous en préserve !

Je n'aime pas la politique ; mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture et de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes et à les rendre

malheureux, je n'en ai pas besoin, et vous êtes incapable de me l'apprendre.

Je suis, etc.

LETTRE 27.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Noailles.

1748.

A quoi passez-vous le temps, ma chère amie? Êtes-vous heureuse et contente? Pour moi je suis triste, et je suis sûre que, s'il y a du bonheur sur la terre, ce n'est pas dans les Cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'antre de Trophonius; on n'y rit jamais de bon cœur.

A propos, est-il vrai que la princesse de Conti, étant l'autre jour à la messe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en se plaignant *qu'il avait perdu les joies de ce monde*; sur quoi elle se tourna vers le comte de Clermont, et lui dit : *Est-ce que cet homme là est eunuque?* Voilà une ré-

flexion bien gaillarde, sur-tout dans une église.

Je reçus hier la visite de la belle duchesse, qui me salua de votre part, et je l'embrassai pour sa peine. Vous pensez donc toujours à moi? Vous avez bien raison : il y aura dimanche prochain vingt-huit ans qu'il vint au monde une certaine personne destinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des caresses pour moi à madame de Nanteuil : je suis après tout bien heureuse d'avoir des amies comme vous, etc.

LETTRE 28.

La marquise de Pompadour au comte d'Argenson.

1748.

On m'a présenté un Mémoire pour l'établissement d'une Ecole militaire, et je vous l'envoie, parce que c'est une affaire de votre département. Ce n'est pas, comme le disait le cardinal Dubois des projets de l'abbé de Saint-Pierre, *le*

rêve d'un bon citoyen ; mais il me semble que ce serait une institution très-praticable et très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentilshommes qui vivent dans la misère et l'abjection : on pourrait les soulager en élevant leurs enfans pour le service du roi et de l'Etat. La noblesse française est la plus brave de l'Europe, et l'on a vu dans tous les temps ce qu'elle savait faire ; mais nos pauvres hobereaux, qui n'ont que l'épée et du courage, sont perdus pour l'Etat, parce que n'ayant pas le moyen de servir comme officiers, ils dédaignent de combattre comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfans, mérite attention. Si l'on entretenait constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire, cela formerait une pépinière de bons officiers, en qui les lumières suppléeraient à l'expérience, bien supérieurs à ces petits messieurs bien poudrés qui se présentent tous les jours à votre bureau, et qui n'ont d'autre

mérite pour obtenir une lieutenance qu'un peu d'argent et beaucoup de présomption.

Je n'ai pas encore parlé au roi de ce plan, qui me paraît sage et de la plus grande importance; je veux avoir votre avis auparavant. Considérez, Monsieur, que nous sommes en guerre avec les Anglais, et que nous y serons presque toujours par la rivalité et l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, et contre lesquels elle ne saurait trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglais pour notre conservation. On ne saurait donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, et qui par leur valeur et leurs richesses sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit Saint-Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le roi, et vous ac-

corderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, etc.

LETTRE 29.

La marquise de Pompadour à M. Chevert, lieutenant-général.

J'ai obtenu pour vous, Monsieur, ce petit gouvernement que vous désiriez, et cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux; ce qui m'aurait donné de vous la plus grande opinion, si le maréchal de Saxe ne vous avait souvent cité devant moi comme un des meilleurs officiers de l'armée. On objectait que vous étiez un soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, et ceux qui vous ressemblent; par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume et d'injustice, sait honorer le mé-

rite et la vertu. Venez remercier le roi avant de partir ; je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point.

Je suis, etc.

LETTRE 30.

La marquise de Pompadour au comte d'Argenson.

1748.

Cette nouvelle démarche du roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suède n'aboutirait à rien, et ma prédiction s'est accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté ; ils ont été la terreur du Nord tant qu'ils ont été esclaves de leurs rois ; à présent qu'ils sont libres ils ne sont plus rien, ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande particulière qui ne convient pas à tous les estomacs. Elle ne nous convient pas davantage : les

Français ont besoin d'un maître, et ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, et je vous le renvoie. Il prétend que le maréchal de Saxe est trop sévère, sans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudraient. Répondez à ce petit monsieur comme il le mérite. J'admire l'assurance de ces hommes avides, qui osent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts : quand le roi envoie un vaisseau à la Chine, s'embarrasse-t-il si les souris sont à leur aise ?

LETTRE 31.

La marquise de Pompadour à mademoiselle Alexandrine.

1748.

J'ai reçu à votre sujet une lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine et impérieuse avec vos compagnes, et que vous commencez à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mère ? Pourquoi le mettez - vous

dans la triste nécessité de se plaindre de vous? Je vous avais tant recommandé d'être douce, modeste et affable, comme le seul moyen de plaire à Dieu et aux hommes. Avez-vous sitôt oublié mes leçons? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous? J'espère que vous changerez de manières par égard pour moi et pour vous-même. Point de grands airs; ils ne conviennent à personne, et encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une princesse, songez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée, peut changer, et me rendre la plus malheureuse des femmes; alors vous seriez, comme moi, rien du tout. Adieu, ma chère fille, vous savez que je ne respire que pour vous, que c'est pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne et vous embrasse.

LETTRE 32.

La marquise de Pompadour à madame l'abbesse de Saint-Antoine.

1748.

J'AI reçu avec respect la lettre de V. A. S. (1) Je voudrais pouvoir vous consoler et vous servir ; mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a présentée au roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de tyranniser vos religieuses ; on dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites ensuite manger. Cela serait bien indigne d'une princesse du sang de Bourbon, et je ne le crois pas. Mais malheureusement on le croit ici, et le roi est fort irrité. Il a donc été résolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reste, on vous conserve votre revenu, de sorte qu'à le bien prendre je serais plutôt tentée de vous faire compliment que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles toujours chagrines et mé-

(1) Votre Altesse Sérénissime.

contentes est bien pénible, sur-tout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez en moi ; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pu parer l'orage qui se préparait, j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les conséquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous et pour l'illustre sang dont vous sortez, m'en faisait un devoir que j'ai cherché à remplir avec zèle.

Je suis, etc.

LETTRE 33.

La marquise de Pompadour à la marquise du Saussai.

1748.

Qu'avez-vous donc fait à madame de Fronlai ? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher ?

Le roi part demain pour Compiègne, et je dois le suivre ; mais je porte partout la même mélancolie : il est plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel

est cet impertinent qui a dit tout haut, en me voyant promener avec le maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du roi et son fourreau.* Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris, et je ne doute pas que vous ne la sachiez comme les autres. J'en voudrais connaître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles sottises ne m'offensent pas; mais pour le prier de mettre plus d'esprit et de décence dans ses bons mots.

Adieu, ma chère, je souhaite et espère vous voir à Compiègne; ce jour-là sera le plus agréable pour moi, etc.

LETTRE 34.

La marquise de Pompadour à la duchesse de Duras.

1748.

Vous me demandez ce que je fais, madame la duchesse. Je m'ennuie, et vous aime toujours. Je m'imaginais autrefois follement que la cour était le séjour des ris et des plaisirs, c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi.

J'en ai versé aujourd'hui d'indignation, en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pouvoir, conspirer contre moi.

Je me reproche cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage qui est également incapable de bien servir le roi et d'être reconnaissant; mais alors je ne le connaissais pas.

Vous avez sans doute ouï parler de ce Chamillard, que Louis XIV fit ministre de la guerre, parce qu'il jouait bien au billard. J'ai fait à-peu-près la même chose pour cet homme-là : il n'avait d'autre mérite que celui d'être amusant, et il est actuellement secrétaire d'État.

On attend ici la duchesse de Parme, et j'espère que sa présence ramenera la gaieté dans cette Cour, où l'on ne rit jamais que du bout des lèvres.

Je vous verrai peut-être la semaine prochaine chez la belle comtesse, qui m'a invitée à une petite fête : ce sera la fête de l'amitié, et par conséquent très-agréable. Adieu, ma chère duchesse; je baise vos belles mains.

LETTRE 35.

La marquise de Pompadour à la marquise de Fontenailles.

1748.

La Cour est un bon pays pour oublier les malheureux : on ne parle déjà plus du pauvre prétendant, et il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va se promener en Allemagne dans ce pays de l'orgueil et de la misère, où il trouvera à chaque pas des princes et des gueux. Il a un grand projet dans la tête : je souhaite qu'il réussisse, mais sans l'espérer ; les malheureux n'ont point d'amis. Le roi lui a fait donner des lettres-de-change pour six cent mille livres ; je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler, si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit marquis a obtenu ce qu'il souhaitait ; il était souple et flatteur comme un épagneul, faisant des complimens à ceux qui se moquaient de lui,

souffrant les injures et remerciant ceux qui les lui disaient; c'était le vrai moyen de réussir à la Cour.

Quand je considère les bassesses, l'impertinence et le caractère rampant de la plupart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes et les grands seigneurs. Ceux-ci que je méprise, m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas; mais ils sont rares, et je n'en vois guères. Je plains les rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches et malfaisans que ceux d'Angola. Les Cours, que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devraient exciter que la compassion. L'autre jour l'abbé de la Tour-du-Pin, prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles; et comme on lui demandait ce qui l'y avait amené : *J'ai*, dit-il, *une description du paradis à faire, et je viens ici prendre des mémoires*. Le pauvre homme! Si les excès des passions les plus funestes et les plus basses, l'envie, la haine, la rage, le désespoir; si les fureurs et les crimes de l'ambition peu-

vent donner une image du paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne : le parlement a été pour vous tout d'une voix, ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle. Je ne le suis pas non plus dans les sentimens d'estime et de tendresse que j'aurai toujours pour vous.

LETTRE 36.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Brézé.

1748.

J'ai toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots, et ce sont les pires de tous. Un saint homme de cette espèce, qui a la mine, et peut-être le cœur d'un démon, se posta hier sur le passage du roi, comme il revenait de la messe, se jeta à ses genoux, et lui présenta un placet qu'il prit avec sa bonté ordinaire ; il vint le lire dans mon appartement : en voici la conclusion : *J'an-*

nonce à Votre Majesté de la part de Dieu, qu'il faut absolument renvoyer madame de Pompadour au plutôt, autrement sa main vengeresse va s'étendre sur votre royaume, et punir vos sujets de la faiblesse de leur souverain. Cette insolence méritait peut-être la mort, ou du moins une prison perpétuelle. Mais le meilleur des princes ne se démentit pas en cette occasion : il fit appeler ce messager du ciel, et se contenta de lui dire : *Mon ami, allez vous faire saigner et raccommoder votre cerveau, car je vous annonce de la part du bon sens que vous êtes fou.*

Pour moi, je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite envoyé non pas de la part de Dieu, mais de la part de certains personnages que je méprise et que je ne crains pas. Voilà mon aventure, madame, qu'en dites-vous?

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Évreux? car il faut bien que j'aie une maison dans Paris; mais je vais le faire abattre, et en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque par-tout de la folie de

bâtir : pour moi je l'approuve fort, cette prétendue folie qui donne du pain à tant de misérables ; mon plaisir n'est pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le répandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimons-nous toujours, et méprisons la bassesse et l'envie.

Je suis, etc.

LETTRE 37.

La marquise de Pompadour à la même.

1748.

Je n'aime pas du tout votre gouvernante du bon homme Lachaussée, parce que cette comédie n'est pas une comédie, puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre larmoyant est ridicule et choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Molière.

Un autre vice de la scène française, c'est qu'on n'y voit jamais que des grands seigneurs, comme si tous les hommes étaient des marquis. Un auteur se croirait déshonoré, s'il mettait sur le théâtre des bourgeois et des marchands : les Anglais y mettent même des savetiers, et en cela je les approuve : la comédie est une peinture des hommes, et un savetier est un homme comme un autre.

Un troisième défaut, c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules ; il faudrait plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, et il fait rire ; mais un homme vicieux est nuisible à la société, et l'afflige.

Cependant j'irai voir cette pièce, parce que je l'ai promis, et je vous prendrai en passant ; après cela nous reviendrons ici s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux Français de Louis XIV appelaient *médianoche*. Adieu, ma chère, j'aime toujours votre bon cœur et votre esprit.

LETTRE 38.

La marquise de Pompadour au duc de Nivernois.

1749.

Je n'approuve pas plus que vous cette fantaisie du cardinal de Tencin, au sujet du duc d'Yorck; et je suis surprise de la faiblesse de ce prince à y consentir. Il n'était pas né pour être prêtre, mais pour soutenir les prétentions de son frère au trône d'Angleterre, et y succéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par son acceptation d'un bonnet rouge; et cette maison infortunée, qui a coûté tant de sang et de trésors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour sa bévue; mais lui et tous les prêtres sont comme les eunuques, qui voudraient que tous les autres hommes leur ressemblassent. Il ne sentait pas combien les prétentions des Stuarts étaient utiles à la France en cas de guerre avec les Anglais. C'était un épouvantail, qui ne manquait jamais de

jeter la terreur parmi eux. Quoi qu'il en soit, le mal est fait, et le roi est résolu de donner à sa nouvelle Éminence la première riche abbaye qui viendra à vaquer; c'est de quoi vous pouvez l'assurer. J'ai pitié de cette malheureuse famille, qui a été pendant tant de siècles le jouet de la fortune. La France, qui a toujours été l'asile des princes malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci : si elle ne peut les rétablir sur le trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec grandeur, et d'une manière digne de leur rang.

Les religieuses de St.-Cyr me prient d'obtenir pour elles un corps saint pour mettre dans une nouvelle chapelle qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, M. le duc, vous charger de cette bonne œuvre. La Cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens, et elle vous l'accordera sans peine; mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St.-Ovide des Capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant

ceci : c'est une plaisante commission pour un ambassadeur et un philosophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il était le maître, il renouvellerait les *dragonades* de Louis XIV. Mais grace au ciel, notre roi très-chrétien n'est ni dévot ni persécuteur ; il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, et n'en veut point avoir. Le bon prince! Pour moi, je hais les prêtres intolérans, et si j'étais souveraine, je ne persécuterais que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, M. le duc, et je vous prie, au nom de la raison et de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, et d'éteindre les premières étincelles de cette guerre sacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres complimens à madame la princesse Pamphili : c'est une femme bien estimable, quoiqu'Italienne. Je vous prie de vous bien porter, et d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, etc.

LETTRE 39.

La marquise de Pompadour au comte de Frise.

1750.

Toute la France pleure avec vous la perte du grand homme qui lui a fait tant d'honneur. Il était vieux et accablé d'infirmités : la mort était un bien pour lui ; il n'y a que l'État qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons Français sont dans l'affliction : le roi, qui la partage, veut vous donner des marques de son estime pour le maréchal de Saxe, et l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le château de Chambord avec toutes ses dépendances, et les mêmes priviléges dont feu votre oncle jouissait. Quant à sa pompe funèbre, il en fera les frais d'une manière digne de lui, et du héros qu'il regrette. Il aurait bien voulu lui donner une place dans la sépulture des rois de France ; mais comme il est mort luthérien, les préjugés de notre religion ne

permettent pas à ce bon prince de lui donner cette dernière preuve de sa reconnaissance. Il sera donc enterré selon ses desirs dans le temple de St.-Thomas à Strasbourg ; et je ne doute pas que pendant le transport des tristes restes de ce grand homme, les peuples n'accourent en foule sur la route pour donner à sa mémoire des larmes semblables à celles qui furent versées pour le maréchal de Turenne.

Quant à moi, Monsieur, je l'honorerai toujours en vous; et j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaisir de vous obliger. Je suis très-sincèrement, etc.

LETTRE 40.

La marquise de Pompadour à M. de la Baussière (1).

1749.

Je suppose que vous êtes encore à Paris. Aussitôt que vous recevrez cette lettre,

(1) Son intendant.

ne manquez pas de porter deux cents louis à l'adresse ci-jointe, et d'assurer la personne à qui vous les remettrez, de toute mon estime. Le malheur des temps m'empêche de faire mieux; mais j'espère avoir le plaisir de l'obliger plus solidement une autre fois. En attendant, je penserai à quelque place qui lui convienne, etc.

LETTRE 41.

La marquise de Pompadour à la duchesse d'Estrées.

1750.

Je vis hier M. le comte, qui me fit des complimens pour vous et pour lui : il m'assura que vous vous portiez bien, ce qui est le principal; car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triste nouvelle. Le brave Maurice est mort dans son château de Chambord : cette perte est un malheur public. On dit que feu le maréchal de Villars, apprenant que le duc de Berwick avait été tué au

siége de Philisbourg, s'écria : *Cet homme a toujours été heureux*. Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaisant bonheur des héros, car il est mort dans son lit comme une vieille femme, et tel que M. de Catinat, ne croyant rien, et peut-être n'espérant rien (1).

J'ai eu occasion de le voir souvent, et je crois avoir bien saisi son caractère. Il n'était grand qu'à la tête d'une armée : par-tout ailleurs il avait les petitesses des ames vulgaires, ce qui me rappelle le mot de la Bruyère, *qu'il est difficile d'être héros aux yeux de son valet-de-chambre*. Ce sont ses débauches qui l'ont tué encore plus que la vieillesse, ou les fatigues de la guerre; et il n'était pas délicat dans ses plaisirs. Dans les deux dernières années de sa vie, c'était un cadavre ambulant, dont il ne restait plus rien que le nom. Cependant, malgré tous ses défauts qui sont l'apanage de l'humanité, c'était un grand homme à qui la France doit peut-être sa conservation, et qu'elle ne saurait trop regret-

(1) Trop sévère. (*Note de l'Éditeur.*)

ter. Il ne sera pas enterré à St.-Denis, parce que les prêtres disent qu'il était hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques, et je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi, madame la duchesse ; mais je ne vous vois pas assez souvent.

Je suis, etc.

LETTRE 42.

La marquise de Pompadour à la même.

J'ALLAI hier pour vous voir, et l'on me dit que vous étiez au Palais-Royal. J'y courus et ne vous trouvai pas. La duchesse était occupée d'une manière que nos jolies femmes de Paris trouveraient supérieurement ridicule : devinez à quoi? Elle brodait des manchettes pour son beau duc. Il y a une certaine princesse dans Homère, qui va à la fontaine laver les chemises de ses frères, et elle se plaint qu'elles sont trop sales; mais dans ces temps simples, les princesses avaient des mains de paysannes, ce qui n'est plus à

la mode aujourd'hui. La duchesse me fit beaucoup d'amitiés, et nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle vous estimait autant que moi, et je l'en estime davantage.

J'ai vu cette misérable rapsodie sur le maréchal de Saxe. S'il vivait encore, il rougirait de la manière plate et ridicule dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui sont dignes d'imiter les grands hommes qui soient capables de les bien louer, et je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avait quelquefois des idées singulières. Je lui demandais un jour pourquoi il ne s'était jamais marié. *Madame*, dit-il, *comme le monde va à présent, il y a peu d'hommes dont je voulusse être le père, et peu de femmes, dont je voulusse être l'époux.* Cette réponse n'était pas galante, mais pourtant il y a quelque apparence de raison. Il disait aussi qu'une femme n'était pas un meuble propre à un soldat. Malgré cela, il entretenait des

filles qui à la fin l'ont tué, et c'est une comédienne qui lui a donné *le coup de grace :* jugez par-là de ses compagnies.

Nous aurons ici samedi prochain une représentation de *Mahomet :* venez y apprendre avec moi à détester la superstition et à admirer Voltaire. Nous avons mille faiseurs de vers, nous n'avons qu'un poète. Il vint hier matin me rendre ses hommages; mais s'il me traite en reine, je le reçois aussi mieux qu'un roi; car il faut honorer les talens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne soit un grand homme; c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à M. le duc que je le hais, parce qu'il est venu ici sans me voir : on dirait que les hommes estimables me fuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient et que je méprise. Portez-vous bien, ma chère duchesse, et soyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle : la tristesse enlaidit, etc.

LETTRE 43.

La marquise de Pompadour à madame de la Poupelinière.

Je ne m'imaginais pas, madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, et je vous ferai une réponse modérée. Je sais que vous êtes depuis quelque temps à la tête des belles femmes qui ont des desseins sur le cœur du roi; vous le suivez par-tout : il vous trouve toujours quelque part en embuscade pour le surprendre, et cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, madame; il faudrait plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui, vous m'insultez par une lettre qui n'a ni sens ni justice, comme si j'étais le seul obstacle qui s'oppose à votre ambition. J'ai le malheur, madame, de ne pas connaître tout votre mérite; et quoique vous ayez bien cherché à le faire connaître au roi

Très-Chrétien, il n'en sait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche et estimable; tâchez de ne plaire qu'à lui; mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au prince, travaillez paisiblement à ce beau projet, sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connaître et encore moins de vous estimer. Voici la première fois que je prends la liberté de vous écrire; ce sera aussi la dernière; et si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable, je souhaite que cette lettre, dictée par la charité, produise un bon effet.

Je suis, etc.

LETTRE 44.

La marquise de Pompadour à M. Campbel.

Je suis très-sensible au souvenir du prince Édouard, et à toutes vos honnêtetés; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile: je ferai cependant tout mon possible pour le servir

par estime pour lui et pour son illustre maison. Le roi, qui ne l'a éloigné que par force et en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts ; c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son mariage avec la princesse de Modène serait un petit équivalent de ses prétentions, et lui fournirait un établissement : on ne négligera rien ici pour qu'il réussisse. Il a fait tant pour nous, que nous sommes obligés par reconnaissance de faire quelque chose pour lui. Il y a des gens, et même des Français, qui disent que jamais le roi n'a eu sérieusement intention de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, et qu'il ne l'a envoyé en Écosse que pour servir d'épouvantail aux Anglais. Je sais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le soutenir comme elle l'aurait voulu ; les ennemis étaient maîtres de la mer, et l'on n'a jamais pu faire passer dans la Grande Bretagne les troupes destinées à défendre sa cause et celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux nations, qui se haïssent réciproquement, ne sauraient vivre

long-temps en paix), dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le roi, qui aime le prince Édouard, et le plaint, est décidé à le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des assassins masqués ; qu'il en a tué un, et blessé dangereusement deux autres? Sa bravoure est bien connue ; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers : ces scélérats étaient-ils Anglais?

Je vous prie, Monsieur, de lui présenter mes respects et mes services. Sa cause est la cause des rois, et si je pouvais contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderais certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis, etc.

LETTRE 45.

La marquise de Pompadour à M. de Puisyeux, ministre-d'État.

1750.

Je suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux ? Louis XIV, après plus de cinquante ans de règne et de gloire, s'est vu sur le bord du précipice pour s'être obstiné à soutenir le roi que le dernier prince de la maison d'Autriche avait nommé pour son successeur, et empêcher le démembrement de leur monarchie. Louis XV a fait une guerre longue et sanglante, qui n'a été utile qu'à dom Philippe par l'établissement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne aux dépens de la France sembleraient exiger quelque reconnaissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser comme à toutes les autres nations l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis et ses ennemis. On peut dire

même que les Anglais sont plus favorisés que nous par l'avantageux et important traité de l'*Assiento*.

L'ambition et la vanité de Louis XIV ont été satisfaites ; il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa maison : mais trop souvent l'ambition et la vanité des princes font le malheur des peuples, comme il est arrivé par cette espèce d'union des deux monarchies. Jusqu'à cette époque la France avait presque toujours été en guerre avec l'Espagne, et l'avait tellement épuisée, que Charles II fut obligé de faire de la fausse monnaie : nos corsaires enlevaient ses gallions, et nos colonies subsistaient aux dépens des siennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un roi de la maison de Bourbon ; délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours sa puissance, et reparaîtra bientôt avec son ancienne splendeur, par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons, et nous nous épuisons pour elle.

Voilà, Monsieur, quelques-unes des instructions qu'il serait peut-être à pro-

pos d'envoyer à notre ambassadeur à Madrid pour lui servir de guide dans sa présente négociation, si toutefois vous l'approuvez. Le desir d'être utile et de plaire au roi l'emporte, depuis que je suis ici, sur mon inclination naturelle, car je n'aime pas la politique, et d'ailleurs cette étude ne convient guères à mon sexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainsi dire, malgré moi; car autrement avec vous, Messieurs, je n'entendrais pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courrier avant de l'expédier; j'ai un paquet de complimens à lui donner pour quelques *doms* et *donnes*, etc.

LETTRE 46.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Noailles.

Je plains et j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme

qu'elle n'aimait pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parens! Qu'il était cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans avec un œil de verre et une jambe de bois! C'était renouveler le supplice de ce Mézence, qui liait les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin, tandis que le monstre se déshabillait, et que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart d'heure. Je n'approuve nullement le suicide : j'espère cependant que Dieu lui a fait grace; c'est plutôt le crime de sa famille, que le sien.

Je vis hier l'ambassadrice de Venise, qui vous aime et vous loue beaucoup ; je l'en estime davantage, car il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de madame la dauphine, et tout le monde est dans la joie; réjouissez-vous aussi et aimez-moi, etc.

LETTRE 47.

La marquise de Pompadour à la même.

Il est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, et qui est singulière : je vais vous la raconter. Un homme a pénétré, je ne sais comment, dans l'appartement de Madame, tandis qu'elle était couchée et endormie; s'est jeté sur son lit et l'a embrassée. Aussitôt voilà la pauvre princesse qui se réveille, se débat et jette les hauts cris. On accourt, et on la trouve qui était tombée dans la ruelle, étroitement embrassée par cet homme qui ne voulait pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans le dessein de le punir de sa témérité; mais après quelques recherches on a trouvé que c'était un somnambule qui occupe une petite charge à la Cour, et qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a donc relâché, et chacun

rit de cette aventure, excepté Madame, qui me paraît un peu confuse.

Telle est la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au roi, qui l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête! et cependant tout le monde dit que c'est un grand homme; au reste, tous ces géomètres ont l'air sot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme là, qui m'a bien fait rire. Le feu avait pris par hasard à sa maison, et était près de pénétrer au second étage, où il travaillait tranquillement à ses cercles et à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, et de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela.* Sur quoi il se remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de son cabinet, et de l'emporter hors de la maison. Quels animaux! Adieu; aimez-moi toujours davantage, et dites-le-moi souvent, etc.

LETTRE 48.

La marquise de Pompadour à la duchesse d'Estrées.

Ce fou de Bâville est revenu de l'île ténébreuse, et il parle avec enthousiasme des Anglaises. Les philosophes de ce pays-là, dit-il, ont éclairé le monde, et les femmes l'embellissent. Mais, lui disait le roi, on prétend que ces Anglaises sont fort pâles. *Ah, Sire*, reprit cet original, *c'est la couleur de la tendresse et de la volupté, et si je n'avais que trente ans, je craindrais plus ces joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe, ce sont sûrement des Anglaises qui font le bonheur des saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'est que les Anglais n'ont pas de bons vers galans; car, dit-il, les belles femmes devraient inspirer les belles pensées. Il se propose dans vingt ans d'ici de faire un second pélerinage en Angleterre, pour voir si

les filles ressemblent à leurs mères. Il nous amuse tous les jours par ses folies : en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortait du palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs; mais que la beauté, l'esprit et les grâces des femmes dissipèrent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les Anglaises, dit-il, ne seront qu'Anglaises, ce sera un sexe divin; mais bientôt elles voudront être Françaises, et alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là; il y en a de charmantes, mais il est peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oubliée : il se souvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise! il commence à m'en-

nuyer. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours; mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chère; je vous aime tendrement.

LETTRE 49.

La marquise de Pompadour au marquis de Saint-Contest.

1750.

La retraite de M. de Puisyeux laisse vacant le département des affaires étrangères. C'était un bon ministre : le roi en veut encore un meilleur, et vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix; venez la conserver, ce qui est encore plus difficile. Les Hollandais vous regretteront parce qu'ils vous estiment; mais je ne crois pas que vous les regrettiez. Le maréchal de Belle-Isle dit que l'ambassade d'Hollande est la plus difficile et la plus désagréable de toutes. Dans les autres Cours on a affaire à des princes d'un tour d'esprit généreux; mais chez ces marchands, qui

au Japon foulent aux pieds le crucifix pour gagner de l'argent, les négociations se ménagent comme une affaire de commerce, et ils traitent avec les rois comme avec leurs correspondans, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, Monsieur, ces froids Bataves, pour venir honorer votre patrie par des talens et des lumières que le roi veut récompenser. Je vous ai, en mon particulier, des obligations qu'il acquittera pour moi, etc.

LETTRE 50.

La marquise de Pompadour au comte d'Albemarle.

1750.

Milord, j'apprends qu'avant-hier, dans une brillante compagnie et à la fin d'un grand souper, vous avez tenu sur mon compte des propos qui ne sont ni vrais ni convenables à la dignité d'un ambassadeur. Tout le monde sait que vous êtes homme de plaisir; mais je ne savais pas que vous fussiez capable de déchirer une

femme absente, qui n'a pour vous ni haine ni estime. Si vous étiez sujet du roi, je me vengerais en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'ambassadeur d'une nation respectable, souffrez que, par égard pour elle, et non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire et vos plaintes sur le rétablissement de la marine française ont été lus dans le conseil, et trouvés supérieurement ridicules. Le ministre m'a montré ce beau mémoire, et je lui en ai dit mon sentiment d'une manière allégorique par cette fable.

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes? J'y consens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, milord, tout ce que j'ai dit, et que j'ai dû dire, quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu; et pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux ni honnête, surtout de la part d'un étranger, qui ne me connaît pas et que je ne me soucie pas

de connaître. Je doute fort que le roi d'Angleterre, votre maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'estime votre nation, et c'est pour cela que je souhaiterais que celui qui la représente ici parût vrai, décent, et que la table, qui fait ses délices, ne fût pas le rendez-vous d'oisifs et de sots toujours empressés de médire d'une manière aussi déplacée qu'insultante.

Pardon, milord, de la liberté que je prends : si vous continuez à mal parler, je n'en serai pas surprise ; mais je ne m'en plaindrai plus.

Je suis, etc.

LETTRE 51.

La marquise de Pompadour à M. de Paulmi, ministre-d'état.

1750.

Je suis bien aise, Monsieur, que le roi ait pensé à vous. Il vous a appelé au ministère, parce qu'il vous croit bien capable de le servir ; je le crois aussi, et je

n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les devoirs de l'emploi pénible dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il sera satisfait; c'est toute la reconnaissance que je vous demande. Vos prédécesseurs ont mis beaucoup de confusion dans votre département : on espère que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi est venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite; et quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui, n'est pas ingrat; pourquoi me remercier d'avoir été juste ?

Je vous prie de passer samedi chez moi avant d'aller au conseil. On doit y agiter une question importante à laquelle je m'intéresse vivement; mais je crains ces têtes froides de nos ministres, qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le sénéchal de Brézé voyant un jour Louis XI à cheval, dit que *ce cheval portait le roi et tout son conseil*, parce que ce prince ne consul-

tait personne, et il s'en est quelq... bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudrait souvent mieux décider à la mineure, et je suis sûre que vous pensez comme moi. Adieu, Monsieur; si ce que vous appelez ma faveur peut vous être utile, je vous prie de vous adresser toujours à moi; vous obligerez, etc.

LETTRE 52.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Brézé.

Il y a huit jours, il y a un siècle, que je ne vous ai vue, ma belle comtesse ; vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-temps sans voir les personnes qui me sont chères? Je suis jeune, je suis belle, à ce qu'on m'assure : tout le monde m'adore, ou du moins en fait semblant; et cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie secrète, que rien ne peut distraire, excepté la présence des personnes que j'aime. Quel

vide affreux dans cette grandeur et ces plaisirs des cours, que les ignorans desirent sans les connaître! Je crois en vérité que je deviendrai philosophe, et qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriser. Venez vîte m'embrasser et me consoler.

Le cardinal de Rohan est donc mort? ce prêtre ambitieux a tué Louis XIV, en le tourmentant par des scrupules qu'il n'avait pas lui-même, et l'a fait mourir persécuteur. J'aime sincèrement la religion; mais j'ai de la peine à aimer ses ministres, sur-tout depuis que je les connais.

J'ai vu votre demoiselle de la Loubère; elle est jolie et aimable; je prendrai soin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en soit digne. Adieu, je baise votre joli visage; ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette semaine, etc.

LETTRE 53.

La marquise de Pompadour au marquis de Vandière (1).

1750.

Pourquoi, mon frère, ne vous ai-je pas vu depuis quinze jours? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le roi, qui vous a nommé contrôleur de ses bâtimens. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être l'arbitre des élégances, et encourager les beaux arts; mais pour cela, vous serez obligé de les étudier, sans croire ces petits flatteurs qui assiégent les gens en place, et les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas; Voltaire dit si bien cela :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeur !
Ah ! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même !

Pour votre honneur et le mien, ne soyez pas ce monseigneur là; j'espère que

(1) Depuis marquis de Marigny.

vous vous rendrez digne des bienfaits du roi.

Je vous envoie quelque chose pour ma petite Alexandrine : ne venez pas ici sans la voir et l'embrasser pour moi. Donnez cinquante louis à sa gouvernante : j'aime cette femme-là, et je suis très-contente de ses soins. Je ferai sûrement quelque chose pour elle, car il faut être juste et récompenser le mérite. Adieu, mon cher frère, je vous attends et vous embrasse.

LETTRE 54.

La marquise de Pompadour au duc de Mirepoix.

1751.

Vos dépêches, M. le duc, sont plus importantes que vous ne l'imaginez, et nous craignons que ces chicanes, au sujet des limites du Canada, ne produisent à la fin une rupture. Votre roi George est un allemand, et il nous cherche une querelle de son pays. Les Anglais, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse, dans le traité d'Aix-

la-Chapelle, de laisser ce point indécis, et d'en remettre la discussion à des commissaires; en conséquence, cette fameuse paix, qui semblait assurer le repos de l'Europe pour long-temps, n'est proprement qu'une suspension d'armes, pendant laquelle ils ont le loisir de respirer et de se préparer à une nouvelle guerre. M. de Montesquieu dit que les Anglais n'entendent rien à l'art des négociations. Je ne sais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part; mais la bévue de nos plénipotentiaires est impardonnable : le piége était visible, et pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste, il faut faire bonne contenance, et ne pas paraître avoir peur. Est-il possible qu'un Anglais ait dit en plein parlement, qu'on ne devait pas tirer un coup de canon en mer, sans la permission de la Grande-Bretagne? Ce mot est ridicule et insolent; mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa religion, à part. J'ai lu, je ne sais où, que les Athéniens faisaient serment de regarder comme des

domaines de leur république, tous les lieux où il croissait des vignes et des oliviers. Les Anglais ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Milord Albemarle passe ici agréablement son temps. Le roi d'Angleterre, qui l'aime, je ne sais pourquoi, lui envoie sa leçon toute prête, et il vient la répéter, comme un écolier, au ministre des Affaires étrangères. Ce pauvre ambassadeur n'aurait jamais été un marquis de Bedmar, et c'est celui qui nous convient le mieux. Pour vous, M. le Duc, on espère que vous ferez honneur à votre nation par votre vigilance et vos talens. C'est sur-tout à présent qu'il vous faudrait les cent yeux d'Argus, pour tout voir et tout observer. Albemarle s'amuse ici à boire : amusez-vous à servir avec zèle votre roi et votre patrie. Adieu M. l'ambassadeur, aimez toujours vos amis, et comptez sur eux.

LETTRE 55.

La marquise de Pompadour au marquis de Saint-Contest.

1751.

Votre lettre me surprend, monsieur; cette étourderie de M. de Beuvron, qui ne serait pas pardonnable dans un enfant, l'est beaucoup moins dans un ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on dansa beaucoup, suivant l'usage d'Allemagne. La princesse, qui ne s'était pas épargnée dans cette occasion, si chère à la vanité des femmes, fut enfin obligée de se jeter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment, Beuvron vient lui présenter la main pour danser encore un menuet: la princesse le refuse poliment, et lui dit qu'elle est excessivement fatiguée. Sur cela, Beuvron crie qu'on manque à son maître, comme si son maître l'avait envoyé en Allemagne pour danser: il ordonne sur-le-champ une chaise de

poste, et part à minuit, sans prendre congé. Cette fanfaronnade est ridicule : le roi en a ri du bout des lèvres, mais il est piqué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux observateur du point d'honneur à son premier poste, et de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien agréables : nous avons donc le plaisir de voir le nom français respecté aux extrémités du monde. On dit que la plaisante ambassade de Siam flatta plus Louis-le-Grand que n'aurait fait la conquête d'une province. La négociation de M. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des Marates, de s'en faire déclarer généralissime, et de nous procurer un commerce important, exclusif, est d'un bien plus grand poids, et fera une des plus glorieuses époques de ce règne. Ce M. Dupleix vit, dit-on, à Pondichéry, avec le faste d'un prince asiatique. Il a cinq cents esclaves qui l'accompagnent dans ses promenades, garde beaucoup plus nombreuse

que celle d'un roi d'Europe ; il y en a vingt qui portent son palanquin ; trente autres sont occupés à chasser les mouches. Voilà un homme bien heureux, si toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reste, il ne lui faut reprocher ni son luxe, ni ses richesses ; il a bien servi son pays, tandis que nous avons ici quarante fripons qui le dévorent, et qui ne vivent avec guères moins de faste. Il faut espérer que la compagnie des Indes va reparaître avec un éclat qu'elle n'a jamais eu dans les plus beaux temps de Louis XIV ; mais j'ai peur qu'elle ne le conserve pas long-temps. Les Anglais ne manqueront pas d'en être jaloux, et n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant, espérons toujours ; c'est au moins un beau rêve ; il ne faut pas se rendre malheureux avant le temps.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talens

très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand conseil au sujet des affaires des Indes, comme vous savez; et par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui composent la compagnie, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, j'ai voulu vous prévenir. J'espère que vous soutiendrez dans cette occasion l'honneur de l'État, et que vous ne contribuerez pas par des conseils timides à le rendre méprisable, en sacrifiant des avantages présens par la crainte de quelques inconvéniens à venir et incertains. Vous êtes un ministre habile et sûr; on peut compter sur vous. Je vous salue, monsieur; n'oubliez pas dans vos premières dépêches ce paquet particulier pour le duc de Mirepoix.

Je suis, etc.

LETTRE 56.

La marquise de Pompadour au duc de Nivernois, ambassadeur à Rome.

1751.

Vos lettres me font toujours un grand plaisir : je n'y trouve qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde et de ses vanités, que la raison fait bailler. Si vous pensez cela de moi, M. le duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus sage et le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent, m'instruisent, et me donnent une satisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des Cours.

Le roi parle souvent de vous avec la plus grande estime, et j'apprends que vos nouveaux Romains, quoique si différens des anciens, ont pourtant pour votre génie et vos vertus le respect qu'ils méritent.

J'aurais souhaité être derrière vous à votre dernière audience : le bon Be-

noit XIV ne se pique pas tant du titre de saint, que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un pape raisonnable et philosophe. Malgré tout cela, c'est un prêtre, quelque respectable qu'il soit; et je suis surprise que les rois continuent encore à envoyer des ambassadeurs à des prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles et ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences et autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, et je les aime mieux : ils sont beaux et bien choisis; vous excellez en tout.

On espère vous voir aux noces de mademoiselle de Nivernois : elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, et pleine d'esprit; en un mot, digne de vous. Je trouve le comte de Gisors bien heureux. Le roi ne l'est guères moins,

par le plaisir qu'il a d'unir de si près deux familles illustres. Ce que j'admire et que j'aime en ce prince, ce n'est pas son rang ni sa puissance, mais sa bonté : c'est pour cela qu'on adore les dieux, c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, M. le duc, conservez-moi votre amitié ; je crois la mériter par mon estime pour vous.

Je suis, etc.

LETTRE 57.

La marquise de Pompadour à M. de Montesquieu.

1751.

J'ai reçu votre livre, et je vous en suis très-obligée : il est admirable, et je lui ai donné la première place dans ma petite bibliothèque, qui n'est composée que d'auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, et excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de législateur de l'Europe, et je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la religion chrétienne subsiste encore plus de cinq cents ans en Europe. Il est vrai que la plupart des prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire, par leur ambition et leur intolérance. Le monde a été long-temps aveugle; mais il commence à avoir des yeux et à s'en servir. Je crains surtout que les philosophes, qui voient le double des autres, ne soient trop zélés dans cette occasion.

La religion chrétienne est vraie, sainte et consolante: il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus: coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois ouï parler des Quakers d'Angleterre; je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le Saint-Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de prêtres. La religion est bonne; il n'y a que ses ministres qui sont souvent mauvais. Il sera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien: si cela

arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la religion romaine fait de mauvais sujets en reconnoissant une puissance étrangère supérieure à celle du pays : nos évêques ne sont pas français, mais sujets du pape.

Une pratique, qui me déplaît dans notre religion, mais qu'il faut pourtant respecter, c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, et qui est peut-être aussi grand pécheur ? Le jeûne qu'on nous ordonne, ne me convient pas davantage : c'est l'affaire du médecin. Il est fort bon contre l'intempérance ; mais je doute fort qu'un fripon, qui est à jeun, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au sermon, et je m'y ennuie : ces saintes harangues produisent mille fanatiques, et ne font jamais un homme de bien. Quant aux sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un Anglais à devenir humble, un fermier-général à devenir désintéressé ? Il vaudrait autant dire à

un malade : Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fièvre. Les vices sont des maladies de l'ame ; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérit.

Malgré tous les abus et les pratiques qui me paraissent inutiles dans notre religion, j'ai pour elle le plus profond respect ; mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espère que Louis XV ne sera jamais persécuteur : il est honnête homme, et point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachait quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, et vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, monsieur, de vos complimens : quoique je ne les mérite pas, ils me donnent quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour moi. Je vous prie de présenter mes civilités à madame la duchesse d'Aiguillon ; elle est bien heu-

reuse de vous voir et de vous parler tous les jours : je n'ai pas même la satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, et pas un homme, excepté le roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire et me consoler.

Je suis, etc.

LETTRE 58.

La marquise de Pompadour au marquis de Saint-Contest.

1751.

Oui, monsieur, j'ai recommandé le marquis de Bonac pour l'ambassade de Hollande, et je suis bien-aise que tout le monde le sache, quoique je ne le connaisse pas personnellement; des gens d'un vrai mérite et que j'estime, en disent tant de bien, que j'ai cru devoir m'intéresser en sa faveur; c'est une dette que je dois au mérite, et que je paierai toujours. Je sais qu'en général les militaires ne sont guères propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractère souple

et pliant, si utile dans les affaires (1); mais, cette règle a sans doute des exceptions, et M. de Bonac en est une; il sait se battre et parler; d'ailleurs, ce règne est celui des militaires; Louis XV n'en a jamais guères employé d'autres dans les négociations. On employait autrefois des évêques; je ne sais pas s'ils valaient mieux. J'espère que Bonac sera autant que vous estimé des Hollandais, et se fera le même honneur. C'est la seule reconnaissance que je demande aux personnes que je sers; c'était la seule que j'attendais de vous, et vous n'avez pas été ingrat.

Je suis, etc.

(1) Cette opinion singulière se trouve déjà émise dans les Mémoires, tom. 3, pag. 82, et nous croyons y avoir suffisamment répondu par notre note, même vol. et même page.

(*Note de l'Éditeur.*)

LETTRE 59.

La marquise de Pompadour au comte de Maurepas, ministre de la marine.

1751.

Vous êtes, monsieur, le plus ancien serviteur du roi, et vous en devriez être le plus sage. Faut-il qu'une femme ait à se plaindre d'un vieillard qu'elle n'a jamais offensé ? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits soupers, non seulement à mes dépens, ce qui est peu de chose, mais même à ceux de votre maître, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerais et vous mépriserais; mais quand un homme, oubliant la décence de son caractère et les lois de son devoir, ose insulter le meilleur des princes, qui l'a comblé d'honneurs et de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts, monsieur,

je ne serai pas injuste : je reconnaîtrai sans peine que vous êtes un bon ministre, et que vous avez bien servi le roi ; mais vous ne devez pas vous contenter de le bien servir : votre devoir et la reconnaissance vous obligent encore de le respecter. S'il a des faiblesses, vous n'êtes pas son juge ; il est le vôtre. Daignez excuser cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment. Je suis, etc.

LETTRE 60.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Noailles.

1751.

Le saint archevêque de Paris est toujours turbulent ; il afflige le roi et moi ; par conséquent, il est bien différent de votre grand'oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainsi Louis *le bien-aimé !* mais ils disent que c'est la cause de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres qui osent résister au gouvernement, et qui lui résistent souvent avec succès ; la robe et le clergé. Le roi n'a pas assez

de fermeté : il a passé sa vie à faire des édits et à les révoquer. Le régent Philippe, qui se moquait de Dieu et des hommes, savait mieux se faire obéir.

Je reçus hier la visite de l'ambassadeur de leurs Hautes Puissances, qui me présenta les complimens de la république. Les Hollandais sont bien gauches, mais ils ont un grand mérite : ils sont riches. Le mérite consistait autrefois dans la valeur et la vertu ; tout change.

On a joué le soir dans l'appartement du roi, qui gagna beaucoup ; mais il s'est passé une scène qui m'a déplu. Il avait devant lui un gros monceau d'or ; voilà subitement que sa manche fait tomber un louis d'or, et il se baisse pour le ramasser. Le prince de ***, qui faisait sa partie, et qui avait observé son action, en renverse sur-le-champ une centaine à dessein, et ne daigne pas y faire attention. Le roi lui dit : mon cousin, pourquoi ne ramassez-vous pas ce qui est tombé ? Bagatelle, reprit Son Altesse, c'est pour les balayeurs. Sa Majesté sentit ce trait de satire, et quitta

le jeu. Cependant ce même prince sait mieux que personne que le roi n'est pas avare, et qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ses dettes, qui montaient à plus d'un million, dans un temps qu'il n'avait plus de crédit que chez son pâtissier; mais peu lui importe d'être ingrat, pourvu qu'il dise un mot piquant.

Avez-vous vu Nolivaux? Je l'ai chargé d'une petite affaire qui me tient fort à cœur, car il s'agit de soulager une famille d'honnêtes gens qu'on m'a recommandée: c'est sur-tout en pareil cas qu'il faut de la diligence; il aura assez de temps de reste pour ses plaisirs.

Mademoiselle de Randan fait l'ornement de la cour par sa sagesse et sa beauté: toutes les personnes qui vous appartiennent, sont parfaites comme vous. Adieu! si vous n'êtes pas ingrate, ma chère, aimez-moi toujours.

LETTRE 61.

La marquise de Pompadour à la duchesse d'Estrées.

1751.

NOUS allons nous réjouir pour le rétablissement du Dauphin. Le Roi a souffert pendant sa maladie tout ce qu'un bon roi et un bon père peuvent souffrir ; ces momens ont été les plus tristes de ma vie. M. de Paulmi, qui avait été envoyé dans les provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes et des forteresses, nous a rapporté à son retour, que dans le temps qu'on supposoit les protestans du Languedoc prêts à se révolter contre leur souverain, ils étaient assemblés dans leurs temples, où ils imploraient le ciel pour le rétablissement de l'héritier de la couronne. Le roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zèle dans cette occasion, et je l'ai communiquée au roi, qui en a été content ; voici ce que

c'est : La scène, qui est au château de Bellevue, représente différentes cavernes environnées d'une pièce d'eau, au milieu de laquelle est un dauphin lumineux. Quantité de monstres, vomissant feu et flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les dieux le protègent; Apollon descend sur un nuage, et frappe ces monstres de sa foudre; après quoi des feux d'artifice achèvent de les exterminer. Dans ce moment la scène change, et représente le palais du soleil tout resplendissant de lumière, où le dauphin reparaît dans son premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela : c'est peu de chose; mais rien n'est indifférent à l'amitié, et cette lettre est comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas besoin. Amenez tout Paris si vous voulez; tout le monde sera bien reçu pour l'amour de vous, etc.

LETTRE 62.

La marquise de Pompadour au duc de Mirepoix.

1751.

Je crains bien, M. le duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promesses et les protestations de votre vieux roi : tous les hommes sont menteurs, et les rois comme les autres. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la cour, mais ce qu'on dit à la bourse de Londres ; car en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, et qui la font déclarer quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux, et par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers sanglans contre moi : il a pris, dit-on, la fuite, pour éviter mon ressentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures ; je puis même faire du bien à mes ennemis, et les forcer sinon à m'aimer, du moins à avoir quelque estime

pour moi. Je voudrais qu'il sût cela : il vaudrait mieux qu'il revînt amuser les Français par ses beaux vers, que d'aller scandaliser inutilement des étrangers, qui le croiront peut-être, et le mépriseront.

Je voudrais bien avoir quelques chevaux anglais; car c'est, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commission, et je demande pardon à votre excellence de changer un ambassadeur et un duc et pair en maquignon : mais l'amitié anoblit tout. Choisissez-m'en six pour un attelage, et envoyez-les-moi le plus tôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui disent que vous vous occupez plus de plaisirs que d'affaires, et moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai, et le roi me croit parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces messieurs, et que vous acquerrez à Londres la même réputation que le fameux d'Estrades acquit en Hollande dans le dernier règne.

Je le desire pour vous et pour moi, car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, seigneur.

LETTRE 63.

La marquise de Pompadour au duc de Richelieu.

1751.

Je crois, M. le duc, qu'il est temps de vous parler d'un dessein que j'ai depuis long-temps dans l'esprit, et dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le duc de Fronsac est parvenu à cet âge où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas, et je serais bien aise de l'établir. Si une grande fortune et de grandes espérances, des graces, de l'esprit, de la beauté et des sentimens vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirai faire son bonheur et le mien. Le roi, qui vous aime et vous estime, bien loin de s'y opposer, saisira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret

qui m'est échappé, M. le duc, et j'attends votre réponse.

Je suis, etc.

LETTRE 64.

La marquise de Pompadour au même.

1752.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre et vos excuses. C'est un refus honnête que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse; mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir, par sa mère, à l'auguste Maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'était pas une faveur que je demandais; c'en était une que je voulais vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition d'un prince; mais malgré cela elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre duc de Richelieu, il faudra qu'elle prenne patience. Je rougis presque de ma bé-

vue ; je vois que nous ne nous connaissons pas.

LETTRE 65.

La marquise de Pompadour à la duchesse de Boufflers.

1752.

Votre prince allemand vint hier à mon audience, et m'assassina de ses complimens germaniques. Oh! l'homme maussade! je crois en vérité qu'il n'y a ni graces ni esprit parmi les Allemands.

Est-il vrai que vous allez marier mademoiselle d'Erouville? Heureux celui qui l'aura ! Elle est belle, modeste, et pétrie de graces ; et, ce qui est le grand point en affaire d'amour et de mariage, elle est jeune : baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité et mon miroir me diraient le contraire. Quel est le sort des femmes ! Elles ne vivent, c'est-à-dire, elles ne plaisent que quinze ans tout au plus; c'est bien la

peine d'être belle ! Un autre signe de vieillesse dans les femmes, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe, car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve aussi ce signe en moi; je vous aime avec une tendresse dont je ne me croyais pas susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les temps, mais c'est un besoin dans la vieillesse. Je le sens, ce besoin, et cela m'annonce que je suis sur la frontière.

Adieu, ma chère duchesse, consolons-nous : il y a un bonheur propre à tous les âges; tâchons de le connaître et de le goûter. Je vous embrasse tendrement, etc.

LETTRE 66.

La marquise de Pompadour à la marquise du Blagni.

1752.

Le roi a dîné hier en public avec la famille royale, suivant l'usage, et j'étais présente. J'admirais avec complaisance

la tendre satisfaction qu'il goûtait à la vue de ses enfans, et cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets : il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeoises de Paris qui étaient là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit roi, et que cela le gâte. Je vais vous citer un trait récent de sa bonté et de sa politesse.

Il était à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisy. La fille d'un gentilhomme voisin, qui était à cheval et s'en retournait chez elle, vint malheureusement à tomber. Le roi, qui était alors à une centaine de pas, aperçoit cette chûte, et laissant brusquement son cortége, il court à toute bride au secours de cette fille, saute à bas de cheval, la relève, lui demande si elle n'est pas blessée, et la reconduit lui-même chez son père. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'est que cette fille était fort laide.

On dit que Louis XIV ôtait son chapeau même à des mendians. J'ai vu son

successeur l'ôter à des gens qui ne valaient guère mieux. Ce caractère de bonté qu'il a partout, inspire l'amour, tandis que l'air de majesté répandu sur toute sa personne inspire le respect et annonce ce qu'il est.

En quelqu'obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Le duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le roi de Perse envoya en France un ambassadeur, qui, à sa première audience, fut si frappé de la beauté et de l'air de grandeur de ce jeune monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, et l'embrassa avec un transport qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je songe que je vous parle de ce cher prince sans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien ? Aimez-vous toujours votre amie ? Pour moi, je commence à sentir que l'amitié est la vie de l'ame; l'amour est un plaisir pour un temps, mais l'amitié en est un

de toutes les saisons, et je prépare mon cœur à le goûter avec ses délices. Adieu, etc.

LETTRE 67.

La marquise de Pompadour à la même.

1752.

On dit que vous êtes fort gaie à Villars ; n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis? Ce matin, à la messe du roi, j'ai vu un petit visage charmant, et j'étais près d'aller l'embrasser, croyant que c'était le vôtre.

Le pauvre Marigny se porte bien, et vous fait ses complimens ; il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, madame, que nous avons un nouveau ministre des affaires étrangères ? Ce ministre est le bon homme Rouillé ; il n'est pas brillant, mais il est appliqué et honnête homme.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du nonce du pape ; vous viendrez sans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes

folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée sera magnifique. Je considère quelquefois l'orgueil des prêtres, et je m'imagine que le pauvre Saint-Pierre ne s'est jamais mis dans la tête que ses successeurs enverroient des ambassades, et se placeroient sans façon au-dessus des rois. Cependant les préjugés qui soutiennent leur grandeur, se dissipent peu à peu. Le pape, dit Montesquieu, est une vieille idole, qu'on encense par habitude : peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encensera plus du tout.

Adieu, ma chère amie ; car ce titre est pour moi plus doux et plus respectable que celui de marquise : je baise les lèvres de rose de votre petite fille et les vôtres, etc.

LETTRE 68.

La marquise de Pompadour à M. Rouillé, ministre d'État.

1752.

Vous avez bien raison de dire que les dépêches du duc de Mirepoix ne sont pas aussi favorables qu'il se l'imagine. On l'amuse, on lui donne des fêtes, et dans l'intervalle on se prépare en secret à la guerre : voilà ce que je pense et ce que je crains. Il dit que le roi d'Angleterre l'a assuré de sa propre bouche de ses intentions pacifiques : peut-être ce prince est-il sincère, mais je ne le crois pas. En vérité ces Anglais sont un peuple bien singulier : je ne pourrai jamais les aimer, quoiqu'on vante tant leur sagesse et leur générosité : ils sont avides, injustes, et par conséquent ennemis naturels des autres nations.

M. de Brissac, qui est revenu de ce pays il y a quelques jours, dit qu'il se commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en

commet dans le reste de l'Europe pendant toute une année ; qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu et aillent à l'église, et que toute la religion y consiste à haïr le pape et à le brûler tous les ans. Il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins de cette mauvaise nation contre nous. J'espère que le duc de Mirepoix, qui a du zèle et de la pénétration, ne se laissera pas surprendre, et qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monsieur, de lui envoyer la lettre ci-incluse.

Je suis, etc.

LETTRE 69.

La marquise de Pompadour au même.

1752.

Les nouvelles d'Amérique sont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaste continent sera le sujet de la guerre, il est très-important de s'y faire des amis. J'aime ces honnêtes sauvages, qui ont tant d'estime pour *le capitaine des Français et ses vaillans guerriers*;

Ils nous offrent si généreusement *le bras droit de leur brave jeunesse*, qu'il faut bien se garder de le refuser. Leur nation, qui *compte plus de dix mille lunes*, *se prépare à régaler leurs femmes et leurs enfans des cadavres des Anglais*, et à manger sa conquête. Elle l'a juré par *le grand Esprit*, en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas se quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'espère que cette alliance sera plus utile à la France que la vaine ambassade de Siam, dont Louis XIV fit tant de bruit.

Les Français, que tous les peuples de l'Europe haïssent, envient et imitent, sont pourtant estimés par des hommes barbares à la vérité, mais simples et vrais, parce qu'ils sont bons et humains. La nation française est peut-être la seule du monde qui soit bienfaisante par caractère : les autres ne le sont que par caprice ou par intérêt : aussi un Huron ne fait-il pas difficulté de dire : *Un Français est un homme comme moi.*

On entend tous les jours parler de soulèvemens et de révoltes dans les colonies des autres Européens ; mais cela n'arrive presque jamais dans les nôtres, parce que nous avons autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent, Monsieur, quoique vous soyez ministre. Continuez à mériter l'estime du roi et celle du public, par vos lumières et vos services : les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

LETTRE 70.

La marquise de Pompadour au marquis de Cursay, commandant en Corse.

1752.

C'EST, Monsieur, par reconnaissance pour les Génois que le roi vous a envoyé en Corse : le même motif vous engage à les servir, et tout le monde approuve votre conduite : il y a long-temps que la république s'épuise à faire une guerre malheureuse aux rebelles ; il faut y

mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les Corses, mais de leur donner la paix, dont ils ont besoin aussi bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, et qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos officiers génois ne gâtent tout; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le faible des Italiens, et sur-tout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudraient avoir toute la gloire d'une paix qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Méprisez-les, Monsieur, et faites-vous honneur en faisant votre devoir.

Les Corses sont à présent, à l'égard de la république de Gênes, dans le même cas que les Hollandais le furent, il y a près de deux siècles, vis-à-vis de leur maître et de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles et de siéges, les rebelles changent de nom; ils ne sont plus des sujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables: alors la force détruit le droit, et met tout au niveau.

C'est pourquoi les Corses demandent beaucoup, et les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon ; ils parlent en maîtres irrités contre des esclaves révoltés : mais ce ton ne se soutiendra pas. Le grand point est de conserver la souveraineté de la république, et de contenter les Corses ; c'est une affaire très-délicate : on la remet à votre prudence et à celle de M. Chauvelin. L'honneur et la parole du roi sont engagés ; c'est un motif plus que suffisant pour exciter votre zèle.

Quant à moi, Monsieur, je vous souhaite sincèrement tout le succès possible : vous êtes bien digne et bien capable de réussir. Je souhaite que la fortune, qui a souvent plus de part dans les affaires de ce monde que la capacité et les talens, seconde vos efforts, etc.

LETTRE 71.

La marquise de Pompadour à M. de Machault, contrôleur-général.

1752.

Vous avez dessein, monsieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés qui désolent la France; j'aime votre courage, et je ne le blâme pas. On dit que la richesse actuelle de l'état monte à environ douze cents millions de livres, et deux cents particuliers en possèdent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion; c'est un grand abus. Je pense comme vous, que le roi, en accordant aux fermiers-généraux les droits d'entrée, n'a jamais eu, et ne pouvait avoir l'intention de ruiner ses sujets. C'est un monopole qui engloutit insensiblement tous les fonds du royaume. Il est juste de faire rendre compte à ces messieurs; et je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin et fidélité, elle versera plus de trois cents millions dans les coffres du roi.

Vous rendrez par-là, monsieur, un bien grand service à l'État, et la postérité vous placera auprès de ce fameux Sully, qui était si digne de servir le bon Henri IV, etc.

LETTRE 72.

La marquise de Pompadour à M. Rouillé.

1752.

Vous dites, monsieur, que le roi a actuellement cinquante vaisseaux de ligne et trente frégates ; mais n'y a-t-il pas, dans ce compte, un peu d'exagération ? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez dessein de faire construire, mais qui n'existent pas encore ? Si votre compte est exact, on assure que la France sera en état de faire face aux Anglais quand il plaira à ceux-ci de l'attaquer ; et je l'espère.

Le pauvre Albemarle observe toutes vos opérations avec un œil inquiet et jaloux ; mais il n'ose plus se plaindre. En effet, il est ridicule de trouver mau-

vais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui et à agrandir sa maison. Je ne sais pas qui a conseillé au roi de faire cette nouvelle promotion de chefs-d'escadre et autres officiers de mer. Il me semble qu'il ne fallait pas faire tant de bruit ; c'est se donner en spectacle au reste de l'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste, nous n'avons à craindre que les Anglais.

Mais, mon cher monsieur, si vous avez enfin une marine, avez-vous aussi des matelots ? C'est là le point capital et le plus difficile. Les Français n'aiment ni la mer, ni le service des Colonies, ce qui me fait trembler par avance ; et j'ose dire que jamais la France ne brillera comme puissance maritime. M. d'Argenson vient de faire casser la moitié des officiers du régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu passer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils disent, par les Sauvages ; ce caractère d'esprit ne présage rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service

de mer, mais cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit publiquement: « Mon successeur en fera tant qu'il détruira à la fin la marine française. J'espère que vous le ferez mentir. Du moins le roi est très-content, et la nation aime votre zèle. Louis XIV n'a brillé que l'espace de quatre ans sur l'Océan; si vous y faites briller plus long-temps Louis XV, vous serez un *Grand-Apollon*.

Je suis, etc.

LETTRE 73.

La marquise de Pompadour au duc de Mirepoix.

1753.

Vos lettres, monsieur le duc, me font toujours plaisir, comme vous savez; j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies et envoyées, parce qu'elles viennent de vous; elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglais ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous

plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le pays du *Rosbif* et de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes et raisonnemens faux de ces fiers insulaires ; il paraît qu'ils veulent la guerre, tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime et le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche du parlement d'Angleterre qui vient de naturaliser les juifs, étonne toute l'Europe. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les juifs aient employé dans cette occasion. La France sait depuis long-temps que ce précieux métal est tout puissant en Angleterre, et que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice et la vertu. Vous êtes content de la politesse des ministres du roi George, mais nous ne le sommes pas de leur politique ; ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négo-

ciations, c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas être leur dupe, et pensez toujours à votre patrie et à vos amis.

LETTRE 74.

Le duc de Mirepoix à madame la marquise de Pompadour.

1er. septembre 1753.

Madame,

Je me mets aux pieds des bonnes amies qui ont contribué à la faveur qui vient d'être accordée à madame de Mirepoix. Il y a quelque temps qu'elle avait des droits à cette place. Mais est-ce qu'il suffit d'avoir des droits? J'en suis donc aussi reconnaissant que si elle n'en avait eu aucun, et nous desirons bien vivement de vous voir incessamment décorée du même titre (1).

Je ne puis me persuader que l'Anglais veuille sincèrement la guerre. La dernière a fait à ce royaume une plaie pro-

(1) Dame du palais de la reine.

fonde, dont ses finances se ressentent encore aujourd'hui. D'ailleurs, on a beau m'alléguer que les Anglais la desirent pour étendre leur commerce aux dépens du nôtre, je persiste à dire qu'elle est destructive pour le commerce; qu'ainsi on ne voit qu'à demi, quand on prétend qu'ils la veulent pour l'amour de ce commerce. On me mande que les rameurs arrivent au rivage, quoiqu'ils y tournent le dos. Une comparaison ne détruit pas un bon raisonnement. La guerre ne peut être avantageuse en Angleterre qu'au souverain. Elle accroît sa puissance; elle réunit les partis qui divisent la nation. Tout ce qu'il desire lui est accordé; et tandis qu'il occupe au dehors l'humeur inquiète de ses sujets, il jouit au-dedans de la plénitude du pouvoir souverain. Mais j'ai des preuves démonstratives que le roi d'Angleterre ne veut pas la guerre, qu'il la déteste, qu'il se croit hors d'état de la faire avec avantage. Qui donc, dans l'État, la desirera, si le roi la redoute? Je suis d'ailleurs accablé des marques de la plus

sincère amitié de la part de ses ministres. Il y a bien des nations chez lesquelles ces témoignages extérieurs ne prouveraient rien ; mais je ne puis les croire faux en Angleterre.

M. Green.... a reçu la porcelaine, des mains d'un de mes officiers. Il a voulu en savoir le prix et la payer sur-le-champ. On lui a répondu que je l'en informerais. En effet, hier après-dîner, il me demanda à qui il devait s'adresser pour cette bagatelle. Je lui répondis que, précisément parce que c'était une bagatelle, le Roi n'avait pas voulu qu'il la payât. Il se récria beaucoup sur cette galanterie, fit les beaux bras, et finit par dire qu'il fallait qu'il obtînt la permission de l'accepter. Vous voyez, madame la marquise, que cela est arrangé. Au reste, on ne peut rien voir de plus beau que ce service. Les biscuits surtout sont admirables. Cette manufacture est dans son enfance, et le Saxe n'est pas plus parfait. On parle déjà de former un établissement semblable à Windsor. On a trouvé une terre ou pâte excellente pour

cela. On a un grand édifice inhabité; on a..., Madame la marquise, on a tout hors le goût.

LETTRE 74.

La marquise de Pompadour au même.

MALGRÉ toutes vos espérances et vos promesses, et les mensonges de la cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais sans nous alarmer: tous les cœurs des Indiens en Amérique sont pour nous; nous avons des vaisseaux, une bonne armée et de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté un grand mémoire, où il se plaint que c'est à l'instigation des Français, que les sauvages d'Amérique attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer, et il est honteux de s'en plaindre. Le Roi compte sur votre zèle, vos lumières et votre vigilance, dans ce temps critique: voyez tout, observez tout, examinez tout.

Les Anglais ne sont pas fins : je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de présenter mes civilités à la duchesse (1) : c'est une femme que j'aime pour son esprit et la bonté de son cœur : les caractères comme le sien sont rares dans son pays, mais ils n'en sont que plus estimables. Adieu, M. le duc, ayez soin de votre santé pour le service du roi et la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt. J'en serais bien aise, et j'en serais fâchée, car je n'aime pas la guerre : elle ne fait que très-peu de bien, et toujours beaucoup de mal.

Je suis, etc.

LETTRE 76.

La marquise de Pompadour à madame la maréchale d'Étrées.

1754.

Je m'aperçois de plus en plus que la condition des rois et des grands est bien triste, et je m'imagine qu'un palfrenier,

(1) —— de Queensberry.

est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la gloire et les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtise d'envier ! Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je suis ici : tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît ; les plus brillantes conversations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Le roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres ; les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les ministres se donnent la torture pour les accorder ; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurais pourtant penser que leurs billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt sans leur passe-port. Je crois, au contraire, qu'ils sont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais sujets du roi, et mauvais serviteurs de

Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand par la sainteté de leur caractère et le beau prétexte de la religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le roi sent bien que le parlement soutient les droits de sa couronne contre le clergé, qui voudrait être indépendant ; cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis et de caresser ses ennemis : voilà la condition de ces dieux de la terre, qu'on adore et qu'on méprise en même temps. Ces querelles ne sont rien pour vous, ma chère amie, parce que vous êtes éloignée de la scène ; mais moi elles m'affligent, parce qu'elles tourmentent le meilleur des rois. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE 77.

La maréchale d'Étrées à la marquise de Pompadour.

Au Montmirail, le 28 août 1754.

Votre lettre m'est parvenue ici, Madame, et j'ai mille raisons de regretter d'y être venue; mais il faut premièrement

vous répondre. Non, mon amie, *un palfrenier n'est pas plus heureux que son maître.* Vous vous trouvez malheureuse: dites, moins heureuse que vous n'aviez cru. Mais imaginez-vous être un moment privée des grandeurs qui vous environnent, et convenez que vous trouvez cette idée épouvantable. Tout est relatif, et tout nous affecte agréablement ou tristement, selon la situation de notre esprit. Je suis venue ici dans le dessein d'y jouir du calme d'une retraite de deux mois. C'est un des beaux lieux de l'Univers : le maréchal s'est plû à l'embellir. Je comptais y passer tranquillement l'automne ; ne voilà-t-il pas que je trouve ici une lettre du chevalier de Militerni? Il me fait le détail de cette horrible aventure de M. Jumainville, ou comme il vous plaira l'appeler, car le Chevalier écrit comme un chat. C'est une abomination, c'est un assassinat effroyable. Il faut que ce brave officier soit vengé. Si nous commettions de pareils crimes, nous serions l'exécration de l'Univers. Mais aussi Militerni ne voit que la guerre

autour de lui. Il la regarde comme une affaire décidée. Il brûle de la faire aux meurtriers de ce pauvre Jumainville. Ah! mon amie, la guerre va se faire, et vous savez qu'il y a beaucoup de froideur entre le ministre et M. le maréchal. Je n'oserai me montrer, s'il ne commande pas. Tout est résolu, je le sais, on me l'écrit d'ailleurs. Madame, je vous abandonne mes intérêts ; je pars après demain. Montmirail n'est plus pour moi qu'une Thébaïde, où ces deux jours me paraîtront deux années. J'ai eu des pressentimens de ce qui va se passer, la nuit même de mon départ. Je suis bien résolue à ne plus résister à mes pressentimens.

Je ne vous dis rien des tracasseries du clergé. Mon Dieu! que cela me semble mesquin!

La guerre ne me sort pas de la tête.

LETTRE 78.

M. Diderot à la marquise de Pompadour.

Madame,

J'ai été surpris de ne pouvoir pénétrer chez vous, dans un moment où j'étais sûr que vous voyiez du monde. Vous ne nous avez point accoutumés à cette rigueur; aussi ne m'a-t-elle point rebuté. Madame la princesse de B.... vous a déjà dit de quelle nature était le service que nous espérions de vous. Je n'ai point voulu qu'elle vous sollicitât, et je me contenterai de vous rappeler en peu de mots ce qu'elle a dû vous exposer.

Une société d'hommes laborieux, et qui n'ont d'autre prétention que celle d'être utiles à leurs semblables, consacrent plusieurs années à la rédaction d'un ouvrage qui doit être le dépôt des connaissances humaines. Tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus instruit, dans toutes les classes de la société, contribue avec empressement à ce tra-

vail important. Tous les coopérateurs montrent à l'envi un zèle dont ils ne se doutent pas qu'on puisse jamais leur faire un crime : ils n'ambitionnent rien ; plusieurs même d'entr'eux se cachent sous le voile modeste de l'anonyme, leur désintéressement va jusqu'à dédaigner la gloire qui leur revient de leurs travaux, le seul salaire digne de la vertu. L'édifice s'élève et l'Europe l'admire ; tout-à-coup il est attaqué par d'obscurs persécuteurs, qui lui portent des coups d'autant plus dangereux, que les ouvriers dédaignent, par une fierté peut-être outrée, de repousser leurs insultes. Cependant on commence à taxer notre modération de faiblesse. Il faut nous justifier, mais avec une grande circonspection. Nous craignons d'avoir un parti, si nous prenons la peine de nous défendre trop publiquement. Nous ne voulons point de défenseurs, nous ne voulons que des juges. Soyez le nôtre, Madame, soyez en même temps notre avocat, si vous trouvez que cela convienne, et rien ne me paraît plus conve-

nable. La vérité et la philosophie n'auront plus d'adversaires, si l'esprit et la beauté se chargent de les défendre.

LETTRE 79.

La marquise de Pompadour à M. Diderot.

Monsieur, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion et à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre: si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, et ils ne veulent pas avoir tort. Je ne sais que penser sur tout cela, mais je sais quel parti prendre ; c'est de ne m'en mêler en aucune manière, les prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous, on estime votre mérite, on honore votre vertu : sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent. La proscription de l'*Encyclopédie* est

un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes et vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, détester l'hypocrisie et le faux zèle, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, etc.

LETTRE 80.

La marquise de Pompadour à la marquise de Breteuil.

Mars 1754.

Je vous dois une réponse, et je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a ordinairement la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir et d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est: mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parce qu'ils sont injustes; et peut-être m'affligeraient-ils davantage, s'ils ne l'étaient pas: en pareil cas, la vérité irrite plus que le

mensonge. Je ne suis pas hautaine, car je vis familièrement avec les personnes que j'estime : pour les autres, je ne me soucie peu de les fâcher et de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, et plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, et que je saisis avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle : mais savez-vous, Madame, que je suis dans une grande colère. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la reine ? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous ? Je devrais vous punir, et vous cacher ce qui est arrivé : mais mon cœur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place avant que j'eusse reçu votre aimable billet. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, et qui a réussi : sachez seulement

que c'est une personne qui est toute à vous, et qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon que vous veniez promptement remercier le roi, et m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec (1), noir comme un démon, haïssant, comme Charles XII, les femmes et les plaisirs, mais aimant comme lui, à la fureur, la guerre et la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la dernière guerre, et il est venu offrir ses services pour en faire autant aux Anglais à la première occasion, qui ne s'offrira peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre, pour aller souper et puis m'ennuyer. Adieu, ma belle marquise; aimez tout le monde, et moi plus que tous les autres.

(1) M. Courtin, fameux partisan.

LETTRE 81.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Brancas.

Vous m'avez fait rire avec votre petit évêque. Est-il donc bien vrai qu'il s'amusait dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle duchesse ? Je ne crois pas que ce soit là une fonction épiscopale ; mais elle est agréable, et il serait à souhaiter que les prêtres ne fissent jamais plus de mal. Mais parlons de nous, ma chère amie ; m'aimez-vous encore davantage que la semaine dernière ? Pour moi, je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, et que votre affection m'est nécessaire : je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous, ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connaissances, beaucoup de très-humbles serviteurs et de très-humbles ser-

vantes, que je vois sans plaisir et que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur, un esprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le roi est allé à la chasse par le plus furieux temps du monde; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ces petits seigneurs qui sont faits de papier mâché, c'est tout autre chose; mais il faut suivre le maître et paraître content. Pendant ce temps-là je me promène dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille et j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire : il est étonnant que ce vieillard produise encore des enfans si beaux et si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire; il n'y a personne qui sache mieux faire rire et pleurer.

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille, je veux la baiser et la marier, si vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parce que j'aime infiniment tout ce qui vous appartient et tout ce qui vous ressemble.

Je suis, etc.

LETTRE 82.

La marquise de Pompadour au duc de Mirepoix.

1755.

Vous êtes, M. l'ambassadeur, un charmant correspondant pour une femme, mais on a peur que vous ne soyez pas assez vigilant pour observer les démarches des Anglais. Il paraît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue ; ils font de nombreux armemens dans tous leurs ports ; ils envoyent en Amérique des troupes et des munitions de toute espèce. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches que le roi d'Angleterre est toujours notre ami, et qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi que tout le secret de la politique consiste à mentir à propos, et que les rois peuvent mentir comme les autres. Il serait honteux que dans ces matières un Français fût la dupe des Anglais, et j'ai bien peur que

vous ne le soyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation et pour faire honneur à vos amis. Il y a, par exemple, un certain général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique : il est impossible qu'il ait osé agir sans un ordre précis; et s'il l'a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes et se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester dans l'état où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir; mais, en attendant, je crains que vous ne reveniez brusquement ici, avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivait, j'en serais très-affligée pour vous et pour moi, car vous savez avec quel zèle j'ai toujours été et serai toujours disposée à vous servir.

Je vous salue de tout mon cœur; ayez soin de votre gloire et de nos intérêts.

Je suis, etc.

LETTRE 83.

Le duc de Mirepoix à la marquise de Pompadour.

Londres, 25 janvier 1755.

Madame,

Je suis un peu peiné du compliment que vous me faites sur le talent que j'ai pour les correspondances de femme. Ce n'est pas que cela n'ait son prix ; mais, en vérité, ce n'est point avec vous que je voudrais me prévaloir de cet avantage. Je vais vous en donner une preuve, en ne vous parlant que des affaires publiques. Ce sera un précis de ma dépêche d'hier, dont je présume cependant que le contenu n'est plus un mystère pour vous.

J'ai insisté avec force sur les propositions modérées que le roi m'a ordonné de faire. J'ai demandé, sur-tout, que les prétentions respectives fussent déférées à la Commission établie à Paris, et qu'on s'expliquât plus clairement sur

la destination des nouveaux armemens.

On m'a répondu assez laconiquement, après avoir rejeté nos propositions, que Sa Majesté Britannique demandait à son tour que la possession du territoire du côté de l'Ohio fût remise en l'état où elle était à la conclusion de la paix d'Utrecht. On a agréé les voies de négociations indiquées, et l'on est convenu tout uniment que la défense des possessions anglaises était le seul motif des armemens envoyés dans l'Amérique septentrionale. Les ministres ont fini par me demander avec beaucoup de hauteur une explication sur les grandes forces navales que nous préparons à Brest et à Toulon. Je me suis borné à leur répéter leur propre réponse.

La tournure que prennent les affaires me fait soupçonner que je pourrais bien m'être abusé sur le caractère de ces gens-ci. M. R.... a employé un million de plus que son adversaire, et je crois que la supériorité, corrompue par ses guinées, se déclare hautement pour la guerre. Il a lui-même eu l'imprudence

de dire qu'il aurait aisément toutes les voix, s'il voulait les payer; mais qu'il se contentait d'en acheter précisément autant qu'il lui en fallait *pour son usage indispensable*. Si la paix conserve encore quelques partisans obscurs, c'est qu'ils s'irritent de ce qu'on n'a pas même cherché à les corrompre, tandis qu'ils se jetaient à la tête des corrupteurs. *Quelles gens !*

Je ne vous dirai plus que le roi d'Angleterre est notre ami. Les faits qui prouvent le contraire sont trop constatés ; mais je n'en suis que plus indigné contre les mensonges indécens dont on m'a bercé si long-temps.

Souffrez, madame, que je vous contredise ; je le dois à ma justification. Non, je ne puis croire que le secret de la politique consiste à mentir à propos. Je pense, au contraire, que l'imposture est mille fois plus horrible dans la bouche des rois, que de la part de tous les autres hommes. J'avoue qu'il est piquant d'avoir été dupe ; mais il est bien plus déshonorant d'être fripon. Si j'avais

eu le malheur de naître sujet d'un prince capable de me commander le mensonge, jamais je n'aurais pu me résoudre à le servir ; mais, graces au ciel, cette politique méprisable n'est point celle de mon souverain. Il ne m'ordonne rien que l'honneur me défende, et j'attesterai que, depuis que je sers, je n'ai rien vu, dans toutes les opérations de la cour, qui ne puisse soutenir un examen sévère de la part des rigoristes les plus outrés. Laissons donc nos voisins s'enorgueillir de l'avantage de tromper mieux que nous. Qu'ils acquièrent, s'il le faut, des empires, à force de mensonges effrontés. Croyez qu'ils seront tôt ou tard victimes de leur injustice, que le déshonneur et la prostitution de leur gloire n'est pas le seul châtiment qu'ils ont à attendre. La mesure de l'iniquité est toujours vacillante, et verse aussitôt qu'elle est au comble. Des fourbes nous prennent au dépourvu ; c'est un malheur, mais rien n'est désespéré ; nous avons de grandes ressources. Nous sommes en état d'embrasser le parti que nous voudrons ;

et si l'ambition de nos rivaux peut prévaloir pendant quelque temps sur notre modération, nous jouirons du moins du plaisir de n'avoir point forfait à l'honneur. Nous nous préparerons en silence, et nous attendrons un moment favorable pour prendre notre revanche avec avantage.

LETTRE 84.

Le duc de Mirepoix à la marquise de Pompadour.

Londres, 9 février 1755.

Madame,

Vous n'ignorez pas les ordres que je viens de recevoir du roi ; je me contenterai donc de vous apprendre de quelle manière je les ai exécutés.

Après quelques chicanes sur la forme de mes pleins pouvoirs, ils ont été admis, et les ministres en ont témoigné la plus grande satisfaction. Nous avons même procédé à une convention préliminaire et provisoire. Le 8, M. le che-

valier Robinson me déclara ministériellement, que Sa Majesté Britannique était résolue à terminer au sujet de l'Ohio, de sorte que les montagnes formassent les limites des Colonies anglaises, et que tout le pays par de-là, jusqu'aux lac et rivière d'Ohio et d'Onabache, restât libre aux natifs, et aux Français et Anglais, pour y passer seulement et commercer avec les sauvages. Il ajouta que, de part et d'autre, on démolirait et évacuerait tous les nouveaux établissemens militaires; qu'ensuite on procéderait à lever les autres difficultés. J'ai demandé si on comptait s'en tenir aux déclarations verbales, et si l'on ne répondait pas par écrit au mémoire remis le 6 janvier. On n'a pas satisfait à ma demande, sous prétexte de l'inutilité des écritures. Voilà, madame la marquise, un exposé très-succinct de l'état de nos affaires. Je ne puis croire, après toutes les impostures passées, que l'on ait aujourd'hui des intentions plus droites. J'employe tous les moyens imaginables pour en découvrir plus qu'on ne m'en

dit. Je trouve une infinité de personnes disposées à trahir; mais les desseins du cabinet sont encore un mystère, même pour les plus intimes. Tout ce qui est avéré, c'est que la nation veut la guerre. Les moyens sont encore inconnus. Le roi, son ministre, et un allié puissant qu'on lui soupçonne dans l'Empire, sont les seuls dépositaires du secret. C'est précisément ce grand mystère qui m'est suspect.

Si leurs intentions étaient pures, à quoi bon les cacher si soigneusement? Mais la trahison cherche les ténèbres, et celle-ci me paraît tramée de main de maître. Je suis persuadé que le roi d'Angleterre, pendant son séjour dans le Hanovre, aura eu une entrevue avec le roi de Prusse. On dit bien des choses, on conçoit bien des projets dans une pareille entrevue; la hardiesse de l'un entraîne l'indécision de l'autre, et le roi ne saurait prendre trop de mesures pour être instruit de ce qui se passera pendant le cours de ce voyage.

Les Anglais disent que les négociations

sont notre meilleure artillerie ; je crains bien que la mienne ne les détrompe.

J'ai appris avec une vraie satisfaction l'avancement de M. de Sechelles ; il est mon ami. Je sais ; madame la marquise, combien vous avez contribué à lui concilier la bienveillance du roi, et je répondrais que vous aurez lieu de vous en applaudir.

LETTRE 85.

La marquise de Pompadour au duc de Mirepoix.

1755.

Nous sommes enfin trompés, M. le duc, parce que vous avez été trompé vous-même ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste, et que vous n'en ayez pas eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de roi et plus de trois cents vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix, et sans déclaration de guerre.

Le roi a été surpris, et toute la nation est indignée. Après cela, vantez encore la justice et l'humanité des Anglais, leur loyauté sur-tout!....Commencer la guerre comme les pirates d'Alger!..... Nos ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Londres seront inutiles; *les voleurs ne prennent pas pour rendre*. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du roi, et poursuivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération et le crime de ses ennemis.............

....

LETTRE 86.

Le duc de Mirepoix à la marquise de Pompadour.

Londres, 25 juin 1755.

Madame,

Vous ne désapprouverez pas, sans doute, que j'allègue l'affluence des af-

faires, pour excuser le délai que j'ai mis à répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Il n'est que trop évident que nous avons été trompés, quoique l'affaire de l'amiral Boscawen ne soit qu'un mal-entendu, si l'on en croit les Anglais. Mais se faire illusion plus long-temps, serait le comble de l'aveuglement.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de tous les propos dont M. Robinson prétend me payer. Je le vois lui-même honteux de la foiblesse des moyens qu'il emploie. Il insiste toujours sur son idée favorite, de tirer sur la carte une ligne, qui divise la partie méridionale du fleuve Saint-Laurent en deux portions, dont l'une remonterait vers Quebec, et l'autre irait à la mer. Il propose cette opération dans un pays hérissé de montagnes, coupé par des fleuves, couvert de lacs et de forêts, à peu près, comme s'il s'agissait de tracer un jardin; et moi je dédaigne de répondre à une proposition beaucoup plus définitive que préparatoire, et qui n'a

d'ailleurs pour objet que d'anéantir notre commerce en Amérique. Il demande ensuite la liberté de commercer sur les grands lacs du Canada; autant vaudrait demander tout le Canada. Ainsi un peu plus ou un peu moins d'étendue dans les possessions des deux nations dans l'Amérique septentrionale va occasionner une guerre capable de bouleverser toute l'Europe; les Anglais cependant y possèdent, ainsi que nous, plus de terres qu'il n'est possible d'en cultiver avant un temps considérable. La traite de l'Ohio, occasion des troubles actuels, n'est peut-être pas un objet de mille pistoles par an, et l'on a échauffé les esprits, comme si nous voulions usurper tout le commerce des colonies anglaises. En vain j'ai dit que nous consentions à renoncer à ce commerce, mais que c'était trop exiger, que de vouloir que nous l'abandonnassions à l'Angleterre, qui pourrait en abuser contre nous. On est résolu à la guerre, et les propositions les plus modérées sont constamment étouffées par

des prétentions chaque jour plus exorbitantes. J'ai donc fini par déclarer que le roi regardait comme inutile toute nouvelle démarche ; que l'Europe verrait avec étonnement que pour un objet aussi médiocre les Anglais violassent toutes les règles de l'équité ; et que, pour satisfaire des vues d'ambition et de conquête, ils entreprissent de détruire dans le nouveau monde l'équilibre de puissance qu'il n'est pas moins utile d'y maintenir qu'en Europe.

M. Robinson m'avait protesté que Boscawen n'avait point d'ordres offensifs ; et depuis il n'a pas rougi de me dire que M. Hoquart s'était attiré le traitement qu'il a éprouvé de la part de la flotte anglaise, par la hauteur de ses réponses et les menaces qu'il avait faites ; comme s'il était vraisemblable qu'un seul vaisseau, environné d'une flotte nombreuse, eût pris le ton menaçant ; et même, dans cette supposition, comme si des menaces suffisaient pour le faire cribler de coups de canon. D'ailleurs, on n'ordonne ni restitution, ni dédomma-

gement, ni la liberté des prisonniers ; ces excuses ne sont donc qu'une ironie indécente ajoutée à un outrage sanglant.

Il me semble, madame la marquise, que je ne puis rester plus long-temps ici ; je pense que l'on doit également se hâter de rappeler M. de Bussi, que l'on n'aurait peut-être jamais dû faire partir. Je crois inutile qu'il se donne la peine de prendre congé : pour moi, je me dispenserai d'instruire de mon départ les ministres de cette cour. Continuez-moi votre amitié, Madame, et faites qu'on ne m'impute pas des malheurs qu'il était impossible à la prudence humaine de prévenir.

LETTRE 87.

La marquise de Pompadour au duc de Mirepoix.

Juin 1755.

Je pense comme vous, M. l'ambassadeur, que vous ne pouvez rester plus long-temps à Londres, et l'on espère vous voir bientôt ici. Je ne sais pas quel

sera l'événement de cette guerre, mais si la fortune se met du parti de la justice, nous n'avons rien à craindre. Votre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, et capable de faire tête aux Anglais. Dieu le veuille! cependant malgré les promesses et la confiance de nos ministres, le roi n'est pas sans inquiétude, et la nation non plus. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine des Anglais, du nombre de leurs vaisseaux et de leurs matelots, de leurs troupes de terre et de mer; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les princes du continent, de leurs ressources et de leurs projets, etc. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité de terre, et il y en a beaucoup d'apparence; de sorte que, quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; et le pis-aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes et d'argent, se sont à peu-près trouvées au

même point d'où elles étaient parties ; car le temps de faire des conquêtes est passé. On croit que le roi George a été forcé de faire cette démarche violente, si contraire à sa gloire : les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent et leurs clameurs, mènent le roi par le nez, et l'obligent à continuer la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, monsieur le duc, qu'il y a des inconvéniens par-tout : dans les monarchies absolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire en aimant, et en servant notre roi et nos amis.

Je suis, etc.

LETTRE 88.

La duchesse d'Aiguillon à la marquise de Pompadour.

15 Février 1755.

PLAIGNEZ-MOI, Madame ; je viens de perdre mon ami (1). Tant de devoirs m'enchaînent encore à la vie, que je n'ose la détester hautement. Mais je publierai devant tout ce qui pourra m'entendre mon horreur pour les vils persécuteurs dont les vexations ont précipité le terme de ses jours. Je l'entends encore qui me dit : « Ces tracasseries altèrent ma santé ; je vois qu'elles font impression sur des gens dont l'estime ou l'amitié m'est précieuse. On m'a desservi auprès du roi. Mais, par pitié, qu'on me laisse finir ma carrière en repos. Je respecte le culte de mon pays ; je l'ai dit cent fois publiquement. L'évangile est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes. Mais les jésuites... mais le Père Routh, ...

(1) M. de Montesquieu.

Non, mon amie, je ne puis leur sacrifier mes ouvrages. Consultez mes amis et conseillez-moi. Si j'ai écrit quelque chose qui répugne à la raison, je me rétracte authentiquement. » Voilà l'ami que j'ai perdu. Et mon fils! mon fils! quel maître il perd, et dans le moment où le Président, flatté du succès de ses soins, se plaisait à le former à la Science du Gouvernement: science si simple, me disait cet illustre ami, et que les instituteurs ne font qu'embrouiller. Elle était simple pour lui, comme les mouvemens de cet Univers sont simples pour l'Être qui l'a créé. Il n'est plus un seul homme au monde avec qui j'ose avouer les connaissances que les femmes n'ont pas ordinairement, ou sur lesquelles on jette du ridicule. Je vous montre toute ma douleur, Madame, parce que vous connaissez le prix de l'amitié. Ne me consolez-pas ; j'ai perdu mon ami, plaignez-moi.

LETTRE 89.

La marquise de Pompadour à la duchesse d'Aiguillon.

1755.

Je m'afflige avec vous de la mort de Montesquieu; c'était un grand homme et un bon citoyen; il était bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix; c'est une action lâche et indigne d'attaquer les morts. Le père Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant; pour moi, je pense que les honnêtes gens et les gens de mérite le sont, quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres, et qu'ils soient plus modestes, sans préjugés et sans fanatisme. Le roi estimait cet illustre mort, et il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages, comme le *Temple de Gnide* et autres, faisaient mes délices. Quant à son *Esprit des lois*, je n'avais ni le

temps, ni peut-être la capacité de le lire; ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous laisse quelques papiers intéressans; vous en ferez sans doute part au public, lorsque le temps aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La manière dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, et c'est un des biens que j'estime le plus.

LETTRE 90.

La marquise de Pompadour à la duchesse de Charost (1).

1755.

Vous me demandez, madame, ce que nous faisons à Versailles; nous parlons politique, nous battons les Anglais, nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matières, et que j'en ai malheureusement la tête pleine, je vais causer amicalement avec vous un quart

(1) Dame d'honneur de la reine.

d'heure, après quoi, ma belle duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le roi est pacifique ; il n'a jamais oublié les leçons que son bisaïeul lui donnait lorsqu'il était encore enfant. Cependant il se voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger son honneur, et celui de sa couronne. Si on lisait dans quelque histoire ces paroles : « Le roi de ce peuple saisit et confisqua à son profit trois cents vaisseaux d'une nation voisine qui trafiquait en mer sous la protection des traités, et tous les hommes qui s'y trouvaient furent chargés de fers et jetés dans les culs de basse-fosse ; » on demanderait aussitôt si cela ne s'est pas passé parmi les Cannibales. C'est pourtant le roi humain d'une nation humaine qui a commis cette action. Il paraît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On dirait néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès le pre-

mier pas ; ils cabalent beaucoup dans le Nord pour nous chercher des ennemis, et défendre le pays d'Hanovre. Le roi est résolu de donner aux Anglais l'exemple de la justice et de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux ; et sur leur refus on fera usage de la *dernière raison des rois.* On croit que les Hollandais accepteront la neutralité qu'on leur offrira ; leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, et nous ne pensons pas du tout à envahir leur île ; il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chère duchesse ; je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme ; mais pour moi, qui ai presque passé le temps de plaire, toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, et qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis, etc.

LETTRE 91.

La duchesse de Ch..... à la marquise de Pompadour.

Paris, 16..... 1755.

Je n'irai point à la comédie, madame, je m'entretiendrai un moment avec vous, et je laisserai au petit duc le plaisir de continuer. Il est piqué de voir une jolie femme écrire avec tant d'agrément et de justesse à-la-fois sur les affaires publiques. Je l'ai défié d'en faire autant. Il a pris un air avantageux, comme si ses preuves étaient faites depuis long-temps. Il est actuellement à mon clavecin, où il répète, d'un air dépité, la scène d'Églé. Il ne peut concevoir par quelle magie la plus séduisante de toutes les bergères est aujourd'hui transformée en Minerve. Est-ce bien cette même pastourelle pour qui Apollon quitte le séjour du tonnerre, et laisse son rang dans les cieux ? Il vous voit, il vous entend encore, et moi, je lui passe ses fa-

deurs, parce qu'en vérité elles cessent d'en être vis-à-vis de vous. A propos, il vient de me confier que le maréchal était outré depuis que vous lui aviez fait entendre que vous ne pouviez souffrir les odeurs; il ne sait comment s'y prendre pour vous le dire : je lui évite cette peine, comme vous voyez.

Mais c'est une horreur que cette conduite des Anglais à notre égard; cela crie vengeance. Oui, sans doute, il faut aller leur prendre le pays de Hanovre. Il faudra bien alors qu'ils nous rendent nos vaisseaux.

Adieu, ma belle marquise. Je ne m'entends guères en politique; cependant continuez à en faire avec moi, cela m'amuse et ma vanité en est flattée. Comment pouvez-vous m'écrire que vous avez passé le temps de plaire; dites que vous en connaissez tous les moyens, qu'il n'est rien dont vous n'ayez fait usage pour y parvenir, et que tout vous a réussi, même la politique. Je vous embrasse de tout mon cœur.

(Ce qui suit, est d'une autre main.)

Non, madame la marquise, je ne suis ni piqué, ni surpris, de vous voir réunir toutes les connaissances agréables et utiles. Je sais de bonne part que tout vous est possible. Votre belle amie veut *que je politique à mon tour,* et que ma politique soit à sa portée. Elle me dit cela du même ton dont elle dirait au cher La Planche : *faites-moi un corps qui m'aille bien et ne me gêne pas*. Et moi, je vais être tout aussi obéissant que son tailleur, quoique je n'attende point de salaire.

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Je n'en puis dire autant des grands événemens, que je desire comme soldat, dont j'espère une vengeance éclatante comme Français outragé dans la nation, et auxquels je demande de toutes mes forces d'avoir part, comme bon serviteur du roi. La guerre me semble, en effet, résolue. Il ne manque à nos ennemis que de bonnes raisons. Mais c'est là une vraie misère. Ils trouvent nos possessions à leur bienséance. Eh bien,

ils chargeront un jurisconsulte de faire un beau manifeste, pour prouver combien ils y ont de droits, pendant qu'ils prépareront des preuves plus démonstratives que celles du savant Publiciste. Celui-ci fera voir, clair comme le jour, qu'une foule de motifs obligent le roi d'Angleterre à faire cette démarche; il prendra Dieu et l'Univers à témoin de la droiture des intentions de son prince; il lui donnera son livre à lire : celui-ci lira, n'y entendra rien, le fera imprimer et répandre dans toutes les Cours.

Nous aurons un autre jurisconsulte à nos gages; nous protesterons, nous prouverons qu'on n'est pas autorisé à s'emparer ainsi de nos possessions, et nos érudits seront de grands ignorans, s'ils ne trouvent pas dans leurs livres de quoi prouver tout ce qui leur plaira. Cependant, après tous ces mauvais persifflages, les armées ou les flottes se trouveront en présence; on se battra, on s'égorgera, et l'on finira par donner raison à celui qui aura été le plus brave ou le plus heureux.

Croiriez-vous, madame la marquise, qu'il y a des gens qui doutent encore que nous ayons la guerre, et que le roi d'Angleterre ait des desseins aussi injustes? Ils se fondent sur la piété d'une grande princesse et sur son amour pour l'équité. Cette respectable amie de la vertu, disent-ils, a quelque ascendant sur le roi. Elle ne cesse de lui faire les plus fortes représentations. Il a, jusqu'à ce jour, montré une espèce d'enthousiasme pour la justice. Il n'aurait donc pris le masque de la vertu, que pour retirer plus d'avantages des vices qu'il dissimulait. Il avertirait l'univers de se méfier de lui. Il nous dirait en particulier à nous: Je n'étais qu'un fourbe; j'ai voulu profiter de votre franchise pour vous duper; je vous ai fait assurer, sans relâche, de la pureté de mes intentions; je vous ai fait dire de ne prendre aucun ombrage de mes armemens; mais c'était pour vous attirer plus sûrement dans le piége, pour vous rendre victimes de votre bonne foi, et vous surprendre au moment où vous ne pourriez vous op-

poser efficacement à mes entreprises. Voilà ce qu'on pourrait inférer de la conduite de ce prince ; et quoiqu'il soit prêt à terminer sa carrière, cette conduite lui serait aussi funeste, en un sens, qu'à un souverain qui ne ferait que commencer la sienne.

Vous aimez à savoir ce qui se dit, madame la marquise ; et les bruits les plus denués de fondement vous servent à juger des penchans ou des aversions du public. Ce n'est que dans cette intention, que je vous ai fait part de ces propos, auxquels je n'attache, en vérité, aucune croyance.

Mon père insiste pour me faire obtenir la survivance de sa charge, avec la permission d'en faire les fonctions ; mais il me semble que ce n'est pas au commencement d'une guerre qu'il faut solliciter de pareilles graces, et je ne sais si je dois vous prier de m'être favorable ou contraire.

Votre belle amie devait aller ce soir à Versailles ; un petit accident, pas plus grand que rien, l'en empêche. Ses

femmes ont gagné à la loterie ; elle n'a pu les tenir ; elles sont à la foire, elles sont au palais, elles sont partout. Elle les fait chercher cependant et tâchera d'arriver pour le jeu de la reine. Elle a un pressentiment de bonheur, qu'elle ne veut pas repousser. Dans le cas où elle arriverait trop tard, elle vous prie de lui faire prendre des tableaux pour cinquante louis, par M. le prince de S.... Il gagne tout ce qu'il veut aux jeux de hasard. Vous qui avez la main heureuse, madame la marquise, vous tirerez pour elle ; pour moi, jai perdu des sommes à cet insipide cavagnol : je n'y veux jouer de ma vie.

Je suis etc.

LETTRE 92.

Le marquis d'Aubeterre à la marquise de Pompadour.

Vienne, 15 Decembre 1755.

Madame,

Tous les ordres ont été donnés, et ceux qui les exécuteront seront bien habiles

s'ils peuvent entrevoir à travers tous les voiles dont j'ai pris soin de les envelopper, le mystère d'une intelligence qu'il nous importe encore de tenir quelque temps secrète. Le ministère autrichien reconnaît la nécessité de ce secret, et je l'ai déterminé à ne plus agiter l'affaire importante de l'élection. J'ai fait observer qu'après tous les obstacles que nous y avions mis, on serait très-frappé de notre indifférence ou de notre complaisance, et qu'on n'aurait pas de peine à deviner la vérité. On m'a répliqué que nous pouvions continuer à faire les mêmes démarches qu'avant l'union, mais avec plus de mollesse, et sans y mettre aucune chaleur. J'ai répondu que cette conduite serait peu convenable à la franchise dont le roi fait profession, et à son amour pour la vérité. On a cédé, et cette affaire va tomber d'elle-même.

La grande révolution qui est prête à éclater, fermente déjà sourdement. Je n'en suis point surpris. Un pareil enfantement ne peut se faire sans douleur.

D'ailleurs, on se méprend si bien sur notre plan, que je suis sûr du secret, à moins que ce ne soit de la part de quelques puissances une méprise affectée. Quoi qu'il en soit, on débite qu'il se forme une ligue entre les membres catholiques du corps Germanique, pour opprimer les protestans. On met la cour de Vienne à la tête de ce parti, et l'on dit que le roi la secondera de tout son pouvoir. Cette ridicule imagination est l'ouvrage du fanatisme politique ou de l'ignorance. Voici ce qui l'appuie et ce qui vaut le mieux; c'est que l'ouvrage important de la conversion du prince de Hesse est enfin couronné. Le petit émissaire du P. Stadler a fait des merveilles sous son uniforme bavarois. Rien n'est abstrait pour certaines personnes, et je vais hardiment vous dire mes idées sur cette petite victoire. Vous me comprendrez, madame la marquise, ou ce sera ma faute si je ne suis pas intelligible.

Il faut s'attendre à toutes sortes de violences de la part du parti protestant, pour prévenir les bons effets que nous

avons droit d'espérer de ce changement. Ils forceront le prince héréditaire à renoncer à la régence du pays de Hesse ; ils lui feront signer des pactes et des engagemens ; ils lui enleveront ses enfans, pour empêcher qu'il ne les élève dans la religion qu'il vient d'embrasser. Aucune loi n'autorise cette violence. Cependant il est important de la prévenir. Il faut faire en sorte que ce prince et ses enfans ne tombent pas au pouvoir du parti évangélique. Les peuples sont des troupeaux de bêtes. Une renonciation, même extorquée, les détacherait pour jamais de leur souverain légitime. Ils croiraient que tous rapports des sujets au maître sont anéantis, et tout ce que nous attendons de cette heureuse conversion serait perdu pour nous. Il importe donc de dérober ce prince au parti protestant, aussi prompt et aussi bien uni que le parti catholique est lent et divisé. Il ne faut pas attendre de ces derniers un concert unanime, une démarche hardie, une exécution prompte. Il faut employer d'autres moyens, et

je les indique à M. Rouillé, dans une dépêche qui lui parviendra en même temps que cette lettre vous sera remise. Je ne doute pas qu'il ne vous communique mon idée. Ce même courrier vous porte une lettre d'une grande dame de ce pays-ci. Je crois, madame la marquise, que vous serez contente des expressions et de la forme qu'elle emploie. On a fait céder, dans cette occasion, la rigueur de l'étiquette au desir de vous témoigner des égards extraordinaires; mais on m'a fait observer que c'était une distinction particulière, et que l'on accordait à peu de personnes.

LETTRE 93.

La marquise de Pompadour au marquis d'Albret.

1755.

Vous nous avez appris une bonne nouvelle. Cette conversion du prince de Hesse est un miracle de la grace et de

la politique : ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon prince ne pouvait se faire catholique plus à propos, pour nous et pour lui. Les Anglais en murmureront, et nous bénirons le ciel ; mais on dit que le vieux duc, qui est fort dévot dans sa croyance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, et on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune prince ne sera-t-il pas maître à la mort de son père, et ne pourra-t-on pas le forcer de vendre ses soldats et sa conscience aux ennemis de la nouvelle religion ? Les Anglais et *le Renard du Nord* feront sans doute grand bruit, et ne manqueront pas d'alléguer l'important précepte de la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche guère ; mais il faudra les laisser crier, et profiter de toutes les grâces de la Providence.

Je pense toujours à vous, M. le marquis. Je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occa-

sion de vous obliger, parce que vous servez bien le roi et vos amis, etc.

LETTRE 94.

Le comte d'Affry à la marquise de Pompadour.

La Haye, 25 décembre 1755.

Madame,

Il y a en Europe environ un million de gens qui passent leur temps à écrire, et dans ce nombre il y en a tout au plus trois cents qui fassent ce métier dans l'intention d'instruire ou d'amuser par des lectures agréables et décentes. Le reste écrit pour avoir du pain et des souliers. C'est de la plume d'un de ces derniers qu'est sortie l'infame rapsodie (1) que je prends la liberté de vous adresser. Le famélique barbouilleur a eu l'audace d'y attacher votre nom, pour lui donner quelque valeur; mais tout ce qu'elle contient est d'une fausseté si manifeste,

(1) Histoire de madame la marquise de Pompadour.

que vous ne devez pas en être affectée un moment, et je ne crois pas plus vous déplaire, que vous faire ma cour, en vous la faisant parvenir. J'essayerais bien d'en empêcher la vente ou d'en retirer tous les exemplaires ; mais il faut compter qu'une édition supprimée en ferait paraître dix autres.

J'ai prévenu le ministère du roi de différentes notions qui me sont parvenues sur les négociations des Anglais en Allemagne, et sur les mesures qu'ils prennent pour s'assurer d'un nombre considérable de troupes dans le continent. Je suis convaincu qu'il y a un traité de subside entre les Russes et l'Angleterre, et j'ai quelqu'espérance de m'en procurer une copie. Ces derniers s'engagent à louer aux Anglais cinquante mille hommes pour un temps illimité. Le landgrave de Hesse-Cassel est sur le point de conclure un marché semblable, et je ne puis définir la sécurité dans laquelle on est à son égard. Je sais que plusieurs évêques et princes de l'empire sont résolus de suivre cet exemple. L'é-

vêque de Wurtzbourg est à-peu-près arrangé, ainsi que le margrave d'Anspach, qui oublie, au moment de nous servir, les subsides énormes que nous avons eu la bêtise de payer à sa maison lorsqu'elle ne pouvait nous être bonne à rien. Je serais porté à croire que la cour de Vienne a beaucoup de part à ces défections, si, d'un autre côté, je n'entendais parler sourdement d'une opération qui me paraît devoir être la plus étrange de ce siècle. Elle dérange entièrement mon système politique; j'attendrai donc, pour porter mon jugement, qu'on m'ait instruit de ce dont il s'agit. Je puis toujours croire que la partie du système général qui se ressentira le moins de cette alliance, si elle a lieu, est précisément celle à laquelle je préside, et que je pourrai continuer à négocier sur le même plan. J'ai des espérances très-fondées de résoudre l'assemblée des États-Généraux à la neutralité. C'est tout ce que nous pouvons raisonnablement exiger d'eux.

M. d'Yorck, envoyé extraordinaire de

Sa Majesté Britannique, n'épargne rien pour me croiser. Je doute qu'il réussisse. Il a menacé les États de tout ce dont la vengeance ou le courroux de sa nation est capable, s'ils ne faisaient marcher six régimens dans le pays de Hanovre, et s'ils ne prêtaient dix vaisseaux bien appareillés. Ces menaces ne font aucune impression sur le grand nombre. J'avoue que ceux qui ont des capitaux placés en Angleterre pensent que le salut de la République exige qu'on se déclare contre nous ; mais je me flatte de faire concevoir à la pluralité que l'intérêt véritable de la République est de garder une neutralité à la faveur de laquelle elle fera paisiblement et utilement le commerce des nations belligérantes, tandis que celles-ci s'entre-détruiront.

Le prince de l'Eldorado me demande souvent de vos nouvelles, avec toutes sortes de démonstrations d'intérêt. Si vous voulez le rendre bien heureux, madame, écrivez-moi quelque chose que je puisse lui montrer.

LETTRE 95.

La marquise de Pompadour au comte d'Affry.

1755.

On se doutait déjà ici de cette négociation des Anglais en Russie, et nos ministres n'en paraissent pas fort alarmés. Qu'est-ce que le roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, et il y a à parier que la Czarine rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le roi George. Nous ne sommes plus dans le temps des alliances durables, et les intérêts des princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens : qui pourrait l'en empêcher? On est toujours fort content de vous, et des dispositions des Hollandais à notre égard. S'ils avaient quelque défiance, le roi est disposé vo-

lontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix, pour caution de sa parole. S'ils refusent, et se contentent de sa parole, ils lui rendront justice, et cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avais déjà ouï parler de cette belle *Histoire de Madame la Marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande : je soupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce qu'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises et d'injures grossières. Les Anglais sont incapables d'écrire ; ils ont plus de passion que de raison. Quoi qu'il en soit, s'il était possible de supprimer ce beau livre, je n'en serais pas fâchée pour l'amour de moi, et pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des Anglais et des laquais qui puissent le lire ou croire ce qu'il renferme ; mais il est bien désagréable de servir de passe-temps à des Anglais et à des laquais. Voyez, M. l'ambassadeur, ce qu'il y a à faire, et ce qu'on peut faire. Il faut tou-

jours vous remercier de vos lettres et de votre correspondance : rien ne peut m'être plus agréable, et plus utile dans la position où je me trouve. Le roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle et avec succès dans une conjecture fort critique ; soyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'ambassadeur hollandais parle très-bien de vous, et dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme et d'un grand ministre : cela est fort heureux pour les affaires du roi, et donne beaucoup de satisfaction à tous ceux qui, comme moi, vous veulent du bien et ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis, etc.

LETTRE 96.

La marquise de Pompadour à madame Du Bocage.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance le beau poëme que

vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avait déjà éternisé son nom, vos vers le rendraient immortel. Vous le faites amoureux, comme Énée le fut de sa Didon : cela est galant et naturel ; l'amour est la passion des grands hommes, et leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par une plus belle bouche : vous le présentez d'ailleurs comme un excellent chrétien ; ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne sais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, et que la seule différence qui soit entre les deux sexes, est, que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de croire qu'il a raison, surtout après avoir lu votre *Colombiade* ; et je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudrait sans doute avoir faits. Je vous prie, madame, de me fournir une occasion de vous obliger.

Je suis, etc.

LETTRE 97.

La marquise de Pompadour à M. Rouillé (1).

1756.

Vous savez, monsieur, quelle est la résolution du roi ; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante et inutile. Les Anglais n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience ; mais les rois n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox. On dit que ce mot signifie *renard* en français ; je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, et nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples et des princes qui connaissent les lois du droit public et de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, et digne du roi que vous servez. M. d'Affry me mande

(1) Ministre de la marine.

que l'ambassadeur d'Angleterre à La Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandais qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous ; il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; et il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la justice et la raison de son côté. Les bons compères d'Henri IV sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre dont ils ne pourraient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, et l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager ; assurez-les, dans toutes vos dépêches et vos instructions, de l'estime et de l'amitié du roi. Ces petites politesses ne sont rien en elles-mêmes, et cependant elles produisent toujours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV par

sa hauteur et son insolence avec les princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse et sans lâcheté. Adieu, monsieur, je pense et je dis toujours du bien de vous.

LETTRE 98.

M. Rouillé, Ministre des Affaires étrangères, à la marquise de Pompadour.

Versailles, 3 janvier 1756.

Madame la marquise,

J'ai exécuté les ordres du roi, et d'une façon qui sauve tout ce que la démarche que Sa Majesté a voulu faire, pouvait avoir d'humiliant aux yeux des malintentionnés ; car en elle-même elle n'a rien que d'honorable. J'ai adressé à M. Fox un mémoire, par lequel Sa Majesté, avant de se livrer aux effets de son ressentiment, demande au roi d'Angleterre satisfaction de tous les brigandages commis par la marine anglaise, et la restitution de tous les vaisseaux, tant de guerre que marchands, pris sur les Fran-

çais. J'ai ajouté qu'un refus serait considéré comme une déclaration de guerre authentique. Je ne me promets rien de cette dernière démarche ; mais le mépris que nos adversaires font des formes, ne nous autorise pas à les violer.

Il faut croire qu'il était impossible de prévenir ce qui se passe à Berlin, puisque M. le duc de Nivernois y a échoué. Mais cette révolution même peut nous être utile, en ce qu'elle va forcer les Anglais à une guerre de terre. Elle divisera leurs forces, et les entraînera dans d'énormes dépenses, dont la seule perspective peut occasionner une défiance dans la solidité des dettes nationales, et anéantir entièrement leur crédit. Le roi de Prusse, dissimulant jusqu'au bout, prétend qu'il ne veut conclure un traité avec l'Angleterre qu'afin de prévenir les suites funestes dont le menaçait l'approche des Russes. Mais ce ne serait qu'un égarement politique dont je ne le soupçonne pas capable. L'affaire est méditée de loin ; ou si elle a été précipitée, comme il l'assure, je

réponds qu'il n'en songe pas moins à ses intérêts, auxquels il sait adapter même ses fausses opérations. Il a persisté à nous offrir sa médiation; mais il me paraît que, dans les circonstances présentes, ce serait quelque chose de singulier que les bons offices du roi de Prusse auprès de l'Angleterre. La cour de Madrid est si bien persuadée de l'impossibilité d'amener le ministère de la nation britannique à un accommodement, qu'elle a déclaré qu'elle laissait au roi de Prusse tout l'honneur qu'il y avait à attendre des suites de la négociation ; aussi sommes-nous résolus à faire cesser entièrement les démarches de ce prince sur cet objet. M. de Valois, cependant, aura incessamment des pleins-pouvoirs : je ne crois pas que cela opère quelque chose de bien important ; mais il faut n'avoir rien à se reprocher ; et j'aime mieux mettre de temps en temps sous vos yeux, madame la marquise, un tableau raccourci de l'état des affaires, que de vous en entretenir de vive voix ; vous êtes si peu maîtresse de vos instans,

qu'il serait véritablement impossible de mettre dans cette conversation autant de suite que de pareilles matières en exigent.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE 99.

La marquise de Pompadour au maréchal-duc de Belle-Isle.

Mars 1756.

Vous voyez, M. le maréchal, que les badauds de Paris, dans leur babil oisif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées et de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, et, en effet, il sera fort plaisant d'aller dans un endroit où les Anglais ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres, où ils ont si peur de nous voir. Je ne connais pas les ministres du roi George; mais il paraît que ces gens-là ont perdu la tête et sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent ou ce qu'ils ne veulent pas faire; et au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers

agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent, et qu'ils ne devraient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que M. de la Galissonière est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, et d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde sagesse du ministère anglais, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé M. de Richelieu pour le siége de Port-Mahon. Cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, et obtient tout : il est intrigant, hardi, et parle bien ; on l'aime et on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y ait bien des gens qui en seraient surpris et fâchés ! Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre prince de Hesse est fâcheuse. Les Anglais, par leurs intrigues et le fanatisme de ses propres sujets, l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours et leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui sera, dit-on, com-

mandée par le duc de Cumberland. C'est un mauvais général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Écossais ; j'espère qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le roi de P..... (1) est sur le point d'accepter l'argent que les Anglais lui offrent pour se battre à son profit. Il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, M. le maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'était une querelle particulière entre la France et l'Angleterre, et cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice et la probité ne soient faites que pour le peuple ; les princes se mettent au-dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque, par la bizarrerie de mon sort, je suis obligée d'y prendre part et d'en savoir quelque chose. Le roi a beaucoup de confiance dans vos lumières, et la nation vous révère. Dirigez-nous dans ces temps critiques, et remplissez nos espérances, etc.

(1) Prusse.

LETTRE 100.

Le maréchal-duc de Belle-Isle à la marquise de Pompadour.

Paris, 27 mars 1756.

Que je vous donne des leçons, madame! En vérité, quoique je sois à-peu-près le patriarche de la politique dans ce pays-ci, je ferais gloire d'en recevoir de vous. Je vous dirai donc tout simplement ce qui se passe, car je me soucie médiocrement du reste. On ne finit jamais avec les spéculations, et je ne les souffre pas, quoiqu'on m'accuse d'avoir une belle passion pour les projets. J'en fais aussi peu de cas qu'un autre; mais, sur cinquante, il peut se faire qu'il y en ait un qui présente quelques résultats heureux; et si je les rejètte tous, le cinquantième est aussi rejeté. Vous savez que c'est un homme à projets qui nous a donné l'idée de Minorque. Je vous réitère ce que j'avais l'honneur de vous dire hier: cette idée est très-heureuse. Je n'ai pas su le moindre gré à ceux qui

proposaient de faire la descente à Jersey. On voulait me flatter, parce que cette île se trouve dans mon département maritime; mais il y a infiniment plus d'avantages, et peut-être plus de facilité à réussir à Mahon. J'ai donc concouru avec joie à cette résolution. Je crois que M. de Richelieu est l'homme qu'il faut. Je suis bien porté à croire que c'est un homme supérieur, car je ne sache pas que rien de ce qu'il a tenté ait mal réussi : il a la modestie d'attribuer ses succès à son bonheur. Est-ce que vous auriez pensé que M. de Richelieu avait foi au bonheur? Je ne puis convenablement lui donner des conseils; mais vous, madame la marquise, vous pouvez tout dire sans conséquence: recommandez-lui de se munir d'une infinité de choses auxquelles on ne songe point. Des cordes, des échelles, des sacs, des flambeaux, des scies, des hoyaux. On me fait encore un crime d'avoir l'esprit de détail. C'est, je vous l'avouerai, depuis 1747, qu'on m'envoya en Provence, que j'ai ce ridicule. C'était un

puissant génie qui dirigeait toute l'opération ; un de ces hommes qui ne travaillent qu'en grand, et qui dédaignent les minuties. J'arrivai sur la frontière du Piémont ; je ne trouvai ni munitions, ni tentes, ni fourrages, ni rien de toutes les choses dont on ne peut se passer pour se mettre en campagne. Depuis cette époque..... Pardon, madame la marquise, je vous entends dire tout bas que le vieux maréchal rabâche, et vous avez raison.

J'apprends d'un émissaire que j'ai à Portsmouth, que les Anglais sont réellement alarmés des préparatifs prodigieux qui se font, ou qui ont l'air de se faire au Hâvre. Ils ne voient qu'une invasion dans l'un des trois royaumes ; et les espions anglais annoncent eux-mêmes la descente comme une affaire résolue. Le roi d'Angleterre, persuadé de la solidité de ces relations, en a prévenu la Chambre des Communes le 23 de ce mois, et toutes les mesures qu'ils prennent font voir qu'ils n'ont pas le plus léger soupçon au sujet de Minorque.

Vous connaissez, madame la marquise, le respectueux attachement que je vous ai voué pour la vie.

P. S. Il est sept heures quarante minutes, et j'ouvre ma lettre, pour vous demander si vous vous êtes aperçue du tremblement de terre. Vous n'étiez pas trop bien hier : je vous prie, madame, de me faire dire comment vous vous trouvez en ce moment.

LETTRE 101.

La maréchale d'Étrées à la marquise de Pompadour.

Paris, 29 mars 1756.

JE l'avais bien prévu, madame, que M. le maréchal serait victime de la faveur. Je déteste les cours; je renonce à leurs bienfaits : elles sont injustes. Si elles accordent des graces, des honneurs, c'est toujours aux dépens de l'équité; c'est en déshonorant sans raison un sujet utile et respectable. Oui, madame; oui, M. le maréchal est désho-

noré ! Il n'y a plus d'amis dans le monde, puisque vous ne l'avez pas garanti de cette humiliation. Et qui lui préfère-t-on? un homme qui s'est fait un nom par sa frivolité et son amour pour la dissipation, comme les autres s'en font un par leur mérite ou leurs belles actions. Un voluptueux raffiné, qui n'a d'autres talens qu'une audace extrême; une imagination fertile, quand il s'agit d'inventer des amusemens; une aisance naturelle à dire des riens avec l'agrément et les graces de la simplicité; traitant les plus grandes affaires moins sérieusement que la séduction d'une femme; excellent juge des talens de nos actrices et des petits vers du jour; qui s'est donné de grands vices pour se rendre considérable; dont la plus grande gloire est d'être le directeur et l'arbitre des plaisirs de nos inutiles; de donner le ton à nos élégans, et de se connaître mieux qu'homme de France en magnificence et en galanterie. Le voilà donc notre concurrent! Voilà l'homme auquel M. le maréchal est inférieur! En vérité, je suf-

foque ; mais l'événement en décidera. Vous verrez M. de Richelieu revenir de Minorque sans avoir réussi. Je doute qu'il en revienne. Vous le verrez conduit en triomphe à Londres sur les vaisseaux anglais, après que tous les siens auront été coulés à fond ; vous le verrez servir de jouet à la populace de Londres, et il aura si peu de cœur, qu'il n'en crevera pas de honte. Je vois avec peine ces désastres, et je suis capable de desirer qu'ils n'arrivent pas ; mais ils arriveront, madame, ou M. de Richelieu est le plus grand général du siècle.

Mais qu'est-ce donc qu'on veut faire de M. le maréchal ? N'est-il pas démontré qu'on ne veut rien faire de bien, si on ne l'emploie pas ? Il est dans tout ceci d'un flegme qui me met hors de moi-même. Il dit que M. de Richelieu est son ami, que rien n'est plus naturel que ce qui arrive. Dites-moi donc un mot de consolation, madame ; vous devez savoir le chagrin où je suis, et je n'entends pas parler de vous.

LETTRE 102.

La marquise de Pompadour à la maréchale d'Étrées.

Mars 1756.

Croyez, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute si M. le maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le duc de Richelieu a tout promis, et on a tout cru. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On emploiera M. le maréchal dans une autre occasion encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, et il aura affaire à une ancienne connaissance, le duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint guères. Le comte de Saxe disait que ce duc était un gascon, qui n'avait jamais tenu parole : en effet, il avait promis de venir

à Paris en 1745, ou de manger ses bottes : il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, et nous l'attendons encore.

On espère vous voir bientôt à Versailles; je le desire plus que personne, pour vos propres intérêts et ma satisfaction particulière. Je vous salue, madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir et à vous aimer, etc.

LETTRE 103.

La marquise de Pompadour au duc de Boufflers.

1756.

J'ai reçu ce matin une belle et importante lettre de votre part, et puis une autre de Hollande, où l'on me dit que les Anglais viennent d'annoncer un jeûne public, pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne sais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles; mais je sais que pour plaire à Dieu il ne faut pas commettre d'injustices, ni pré-

tendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France, mais je la recommanderai à la justice du ciel et aux bras de nos soldats. M. de Turenne disait que Dieu était toujours pour les plus gros escadrons ; c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prières des faibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, et de mettre à la tête un meilleur général que le duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincèrement le pauvre prince de Hesse ; sa conversion ne sera utile qu'à lui ; c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation. Elle paraîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire, et par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands entendent raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, et vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie et nous procurer des amis, etc. !

LETTRE 104.

La marquise de Pompadour au comte de Tressan (1).

6 mai 1756.

J'ai lu avec bien du plaisir votre lettre et vos beaux vers; je vous en remercierais, si je les méritais. Je savais bien que vous excelliez à écrire en prose; mais j'ignorais jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux et de la flatterie: vous êtes pourtant un charmant flatteur; on ne saurait ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du roi Stanislas est vrai et touchant; c'est un grand homme, parce qu'il est bienfaisant et humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractère de la vertu. Les Lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, et souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon prince, j'ai été saisie d'un sentiment de véné-

(1) Commandant en Lorraine.

ration, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans même payent à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour madame la marquise de Boufflers, et je suis bien sensible à son souvenir.

J'embrasse de tout mon cœur madame la comtesse et vos jolis enfans. Comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, etc.

LETTRE 105.

Le comte de Tressan à la marquise de Pompadour.

1756.

Ne me grondez pas : j'ai commis l'indiscrétion de lire au roi (1) l'article de votre lettre, qui le concernait. J'ai vu sur son visage tout le plaisir qu'il en a ressenti. L'estime et les éloges des belles ames sont la récompense de la vertu. Tous les jours de la vie de ce prince sont marqués par quelque trait de bienfaisance. Je veux vous en dire un, dont j'ai été

(1) Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine.

témoin. Il y a trois jours que j'eus l'honneur de me promener avec lui dans les bosquets de Chanteheu. Il s'approcha d'un kiosque, endommagé par un ouragan et qu'il s'est hâté de faire réparer. Je dirai en passant à madame la marquise que ce kiosque est une féerie. Les dessins sont du roi, et Micque n'y a fait que des changemens très-légers. Tous les ouvriers, à son arrivée, suspendirent leur travail, à l'exception d'un vieillard, qui resta courbé sur sa pioche, sans même prendre la peine d'ôter son chapeau. *Tu es bien diligent,* lui dit le prince d'un ton de bonté. Je n'ai rien de mieux à faire, dit le vieillard sans discontinuer. *Quoi! pas même quand je te parle?* Bon, monseigneur, est-ce que cela me profiterait d'un masson (1)? *Que sais-tu?* Ce que j'en sais (vous observerez que le cynique journalier piochait toujours, et que le roi avait toutes les peines du monde à s'empêcher de rire); ce que j'en sais? Je sais qu'un jour de Pentecôte, que vous vous promeniez dans le

(1) Monnoie de Lorraine.

bois de Comercy, vous me dites : Bon homme, qu'est-ce que la fleur blanche qui est sur cet arbre ? moi, je grimpai dessus pour en cueillir une branche, et je vous la présentai. Ce n'était pas grand' chose : mais en descendant de l'arbre, je me blessai au bras ; et quand un brave serviteur s'est blessé pour faire plaisir à son seigneur et maître, il faut que ce soit un bonheur pour lui ; et vous, monseigneur, vous ne m'avez point fait de bien. Vous avez bien dit à monseigneur l'intendant, qui était avec vous, de me récompenser ; mais il est trop bon ménager. Depuis quoi je boude tous les grands seigneurs. Je ne vous dirai rien, madame, de la joie du bonhomme, quand le roi eût réparé cette faute involontaire ; mais je trouvai beaucoup plus touchans les regrets de ce bon prince, et tout ce qu'il me fit l'honneur de me dire, en continuant notre promenade, sur les fautes fréquentes auxquelles les souverains sont exposés. En voilà une que je répare, me dit-il avec amertume ; mais c'est le hasard qui vient de m'en fournir

l'occasion. Que d'autres délits j'ai pu commettre contre mes sujets, soit par moi-même, soit par ceux qui m'entourent, et qui jamais ne seront réparés! Comte, voilà un fond de réflexions tristes et déchirantes, que je n'épuiserai de longtemps.

Tout ce qu'on vous a dit du nain Bébé est très-vrai, madame la marquise; son esprit est même cultivé, et il vient de m'en donner une preuve. Je lui ai fait part de l'intérêt que vous preniez à lui, et j'ai ajouté qu'il devait vous faire dire quelque chose d'analogue à sa petite personne. Oh bien, dites à madame la marquise que j'ai lu ce matin que les nains faisaient, il y a bien long-temps, les délices des Sybarites, et que tous les colonels de cette nation en avaient un pour porter leur épée; que les Romains empruntèrent d'eux ce bel usage, qui de là est passé, on ne sait comment, en Pologne, où d'ailleurs la nature a fort multiplié ces productions imparfaites; et que cet usage, à mon grand regret, gagne la France, où je m'ennuie mortellement, d'être

tantôt enfermé dans un pâté comme un lapin, tantôt dans une basse de viole, que sais-je où ? et d'être toujours montré comme une curiosité. J'ajouterai à l'érudition de Bébé, que les nains sont encore très-communs en Allemagne. Il y a peu de cours qui n'aient leurs nains. Elles ont même leur fou en titre d'office. Quelques-unes cependant ont supprimé ce spectacle si affligeant pour une ame honnête, d'un être qui était notre semblable, et dont nous faisons cruellement notre jouet, parce qu'un défaut dans ses organes, ou tout autre accident, l'a privé de ses facultés intellectuelles. Je n'en ai jamais vu, sans être affecté d'une pitié douloureuse pour ces infortunés et d'un profond mépris pour ceux qui s'en amusaient ; mais on leur a substitué dans plusieurs cours des êtres bien plus dangereux, et bien vils à mon avis. Ce sont ces persiffleurs de profession qui amusent le prince, et les oisifs qui l'entourent, aux dépens de quelques sots ou de quelques honnêtes gens timides, et que les plaisanteries d'un méchant homme qui

a de l'esprit, déconcertent et mettent hors d'état de répliquer. N'est-ce pas là, madame la marquise, une vermine qu'il faudrait extirper, et vous-même n'avez-vous pas été souvent excédée de deux ou trois personnages de cette espèce que j'aperçois encore d'ici ?

Ma femme et mes enfans sont bien sensibles à votre souvenir. Une de mes filles vient d'être inoculée avec le plus grand succès. J'entends déjà les clameurs des sots ; mais, indépendamment de la santé, je fais un cas extrême de la beauté dans une femme ; après les avantages de l'ame, c'est là le plus beau don des cieux. Quant à mes fils, qu'ils s'arrangent comme ils pourront. Si je les fais inoculer, c'est que je suis bien convaincu de l'importance de cette opération pour la vie et la vue ; d'ailleurs, qu'ils soient bien bâtis, qu'ils aient le visage un peu plus beau que le diable, et je suis content.

LETTRE 106.

La marquise de Pompadour au marquis de la Galissonnière.

Mai 1756.

Je vous suis bien obligée, M. le marquis, de vos attentions pour moi, et charmée de votre victoire sur les Anglais, pour vous et pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément; mais vous les y accoutumerez. Venez, monsieur, jouir de la gloire et des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi.

Je suis, etc.

LETTRE 107.

Le comte de Stahremberg, ambassadeur de la cour de Vienne à Paris, à madame la marquise de Pompadour.

Paris, 20 mai 1756.

Madame,

Vous vous expliquez trop clairement avec moi sur l'alliance qui est près d'être conclue, pour que je ne tâche pas de détruire les doutes que l'on veut vous inspirer sur les avantages que la France en retirera. Je suis sûr que, si je puis vous persuader, vous ferez un bon usage des notions que je vais vous donner. Je veux résumer moi-même tout ce que M. de*** oppose au projet d'alliance, en partant de la nécessité d'une union ou d'une rupture entre les deux puissances.

L'alliance, dit-il, change absolument le système de l'Europe; et comme la France s'est assez bien trouvée jusqu'ici de ce système, il est au moins dangereux

pour elle de s'exposer aux suites d'une révolution dont les avantages ne sont point constatés, et dont les désavantages le sont, puisqu'elle lui fait perdre ses principaux alliés. La position de la France vis-à-vis de l'Espagne la laisse parfaitement tranquille sur le sort de l'Italie, où la maison d'Autriche ne peut avoir aucun succès contre les forces réunies des deux maisons de Bourbon. Il ne reste donc aux Autrichiens que l'Alsace et les Pays-Bas, où ils puissent porter l'effort de leurs armes; mais, c'est attaquer le taureau par les cornes, et la France est sûre, même avec un petit nombre de troupes, d'avoir la supériorité dans une guerre de siéges. D'ailleurs, où sont les moyens de la cour de Vienne? Les Français ne peuvent-ils pas soulever contr'elle presque tout l'occident de l'Allemagne? Ils n'ont par conséquent rien à redouter des Autrichiens, et ils s'imposent un pesant fardeau, en contractant l'alliance méditée, sans en retirer aucun avantage, puisque nous persistons à en faire ex-

cepter la guerre présente. Menacés par le roi de Prusse, inquiets du côté du Grand-Seigneur, très-mal affermis en Italie, que pouvions-nous faire de mieux, que de nous attacher à une puissance qui pouvait nous écraser en s'unissant à nos ennemis ? Ce qui montre sur-tout à quel point l'alliance nous est utile, c'est l'empressement que M. le comte de Kaunitz a témoigné pour sa conclusion.

Passons au traité secret. Si les desseins énoncés dans ce traité ne peuvent se réaliser, la France se privera des seuls moyens d'agrandissement qui lui restent, puisque l'Allemagne sera fermée à ses conquêtes. On a soin encore d'insinuer que nous ne pouvons être de bonne foi sur l'exécution de ces articles secrets, et que jamais nous ne consentirons à nous affaiblir dans les Pays-Bas pour nous fortifier en Italie, sur-tout en stipulant la réversion à la couronne de France, de la souveraineté que nous destinons à l'Infant, en cas d'extinction de sa branche. Quand le moment de

l'exécution sera arrivé, si jamais il arrive, nous ferons naître des difficultés imprévues ; cependant nous serons rentrés en possession de la Silésie, par le moyen des troupes et des sommes considérables que la France doit nous donner. Notre objet sera rempli, nous ferons tous nos efforts pour ne point la contenter, et alors elle sera hors d'état de s'en ressentir. D'ailleurs, l'objet de l'alliance est en partie l'affaiblissement du roi de-Prusse ; cependant aucune puissance n'a plus d'intérêt, que le roi très-chrétien, à maintenir l'influence que ce prince s'est acquise. Enfin, en supposant la meilleure foi du monde de notre part, l'avenir amenera une foule d'événemens qui changeront nos dispositions. La ferveur de la reconnaissance sera entièrement amortie. Notre facilité à sacrifier nos engagemens à nos intérêts n'est que trop connue. Nous trouverons plus d'avantages à manquer de foi qu'à la garder, et nous deviendrons parjures.

Voilà, madame la marquise, ce que

M. de *** m'a objecté de plus important, dans la conversation dont vous avez été témoin. L'arrivée du roi m'empêcha de lui répondre ; c'est ce que je veux faire ici, car c'est vous sur-tout que je desire persuader.

Je conviens que l'alliance change entièrement le système ; mais c'est en le simplifiant. Au lieu de cette foule de petits alliés, altérés de la soif des subsides, des pensions, des présens, vous avez un allié unique, de qui vous recevrez des secours réciproques et équivalens à ceux qu'il aura reçus de vous. Vous êtes assurés de faire avec avantage une guerre de terre, où vous auriez eu inévitablement le dessous, dans le cas où l'alliance n'aurait pas eu lieu. Jusqu'au ministère du cardinal de Richelieu, nous avons eu sur la France des avantages soutenus. Les circonstances actuelles sont assez analogues à celles des temps qui précédèrent l'administration de ce grand homme ; nous avons repris notre ancien ascendant en Allemagne, et nous pourrions nous flatter

des mêmes succès ; mais les deux puissances n'ont aucune prétention à la charge l'une de l'autre. Les vieilles animosités sont assoupies ; rien ne s'oppose à leur union. L'Espagne, tranquille sur le sort de l'Italie, peut prendre part à la guerre, et saisir cette occasion pour se venger des Anglais. La Hollande, rassurée sur la conservation de sa barrière, s'engage à la neutralité ; la France peut donc en sûreté diriger tous ses efforts contre l'Angleterre : alliée avec la puissance la plus redoutable de l'Europe, sa modération seule bornera l'empire qu'elle voudra exercer sur ses voisins. Elle pourra faire repentir les traîtres et les parjures, ou, si elle pardonne, ce sera magnanimité et non faiblesse.

On jette ensuite des doutes sur la sincérité de nos promesses. D'après ce principe il faudrait se défier de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'univers. Quant à moi, de quelque côté que je regarde, je ne vois que de très-grands avantages pour la France dans cette alliance. Je ne parle point du projet d'échange,

parce qu'il est encore douteux si aucun obstacle ne s'y opposera. Mais l'Angleterre sera humiliée sur terre et sur mer : l'Espagne , dont les succès doivent intéresser la France , peut forcer les Portugais à se déclarer contre les Anglais, qu'ils enrichissent par leur commerce , qu'ils seront forcés de rendre à la nation française. En Italie, on peut opérer beaucoup de petits arrangemens de convenance, dont j'ai donné l'idée aux ministres du roi. Les Turcs ne peuvent qu'applaudir à une union qui semble leur répondre de la maison d'Autriche tant qu'ils ne l'attaqueront pas. Les voilà tranquilles sur leurs possessions d'Europe, que nous ne pourrions convoiter sans nous rendre coupables d'une basse trahison envers la France. Les Polonais ne sont pas moins intéressés à la durée de l'alliance : elle les met à l'abri des entreprises de la Russie, car cette puissance ne pourrait désormais gagner de l'influence en Pologne, qu'à notre préjudice, à moins de supposer que nous fussions de concert avec la czarine, pour profiter des

dissentions qui déchirent cette malheureuse république. Soupçon déshonorant et qui ne peut tomber sur la cour de Vienne, qui depuis tant d'années n'a suivi d'autre système que celui de l'équité et de la modération. Qu'on cesse donc de nous prêter un sentiment d'ambition, que nous ne pourrions satisfaire sans être excessivement injustes. Le roi de Prusse sera puni, à frais communs, de ses traités clandestins ; les États de l'Empire auront dans la personne du roi un puissant protecteur auprès du chef de l'Empire, qui montre déjà un penchant décidé pour la nation française. Quant aux deux couronnes du Nord, l'augmentation du crédit de la France ne fera que les lui attacher plus inviolablement encore, et les déterminer à se déclarer au besoin contre la Russie. De tous côtés l'alliance offre aux deux puissances des avantages d'un prix inestimable, et je ne doute pas, madame la marquise, que vous n'en ayiez été frappée. C'est l'importance de l'objet qui m'a engagé à être si prolixe.

Voilà un billet du matin d'une espèce toute nouvelle, pour être envoyé à la toilette d'une jolie femme; mais je sais que les petites brochures de Crébillon ne sont plus étonnées de se trouver dans votre boudoir, à côté de Montesquieu ou de Buffon. Continuez, Madame, à nous donner ce bon exemple. Une femme aimable fait plus de prosélytes à la philosophie et aux lettres, quand elle les aime avec discernement, que tous les professeurs du monde.

LETTRE 108.

La marquise de Pompadour au comte de Stahremberg, ambassadeur à la cour de Vienne.

Le..... mai 1756.

M. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande reine dont vous mérité la confiance par votre intégrité et vos lumières. Le zèle avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'im-

portante négociation qui se traite à présent, doit vous assurer la reconnaissance de votre patrie et celle de la France. Il y a plus de trois cents ans que les augustes maisons d'Autriche et de France sont ennemies : le cardinal de Richelieu avait contribué à les aigrir encore, leurs intérêts les ont divisées, et leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI, qui haissait tant la France, n'aurait pas imaginé que sa fille s'allierait avec elle ; mais ce nouveau systême, quoiqu'extraordinaire, est juste et naturel, parce qu'il est nécessaire, et ce prince l'aurait approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la Providence ; mais si le ciel protège la justice et la bonne foi, il se déclarera pour nous ; et, comme il faut s'aider soi-même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis et confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE 109.

Le comte d'Affry à la marquise de Pompadour.

La Haye, 27 mai 1756.

Madame,

Vous apprendrez sûrement avec plaisir que les États-Généraux ont déclaré avant-hier qu'ils observeraient une exacte neutralité pendant le cours de la guerre, cependant sans préjudice des alliances qu'ils ont précédemment contractées. J'espère que le roi m'autorisera incessamment à leur déclarer que le territoire de la République sera à couvert de toute insulte de la part de ses troupes, et à leur donner les mêmes assurances sur les Pays-Bas Autrichiens qui forment leur barrière.

Les États ont certainement pris le parti le plus convenable à leurs intérêts. Ils ne pourraient entrer dans le plan politique d'une des puissances belligérantes, que comme ses trésoriers, et ils se garan-

tiraient difficilement de devenir la proie de l'autre. Cette république n'est qu'une société de marchands qui n'a que de l'or, qui n'a plus de fer ; l'esprit mercantile est le seul qui domine chez elle. Vous n'y trouverez pas un soldat hollandais. Tous ses défenseurs sont des étrangers soudoyés ; ainsi elle n'a rien de mieux à faire, que de garder, le plus constamment qu'elle pourra, la neutralité à laquelle elle vient de se résoudre. Si jamais elle est forcée de changer de systême, je regarde sa perte à-peu-près comme assurée.

Nous avons ici une grosse altesse allemande, qui est toute fière de vous avoir connue il y a quelques années. Il a fait plusieurs soupers parfaitement délicieux avec vous, dans le faubourg Saint-Germain. Vous aviez alors, ajoute-t-il, trop d'amitié pour lui, pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler aujourd'hui son nom (1).

Je suis avec respect, etc.

(1) Le baron de Reischach.

LETTRE 110.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Brienne (1).

Juillet 1756.

Ma chère amie, nous sommes tous dans la joie, il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque passait d'abord pour téméraire ; elle vient de réussir, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, et comme une chose tout-à-fait naturelle. Le marquis de la Galissonnière a dissipé la flotte anglaise, et le duc de Richelieu a pris le fort Saint-Philippe d'assaut : ce sont là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les Anglais, et qui n'en sont que plus agréables et plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité et une passion pour la gloire, qui étonnent. Le maréchal de Richelieu voyant que la débauche et la

(1) Épouse du comte de ce nom, de la maison de Lorraine, et grand écuyer de France.

crapule lui tuaient beaucoup de monde et faisaient beaucoup de ravages dans l'armée, fit dire à l'ordre, que quiconque s'enivrerait à l'avenir, serait privé de l'honneur de monter à la tranchée (c'est-à-dire, de l'honneur de se faire casser la tête). Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce temps-là on n'a pas vu un homme ivre. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances; pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson, de Collet, sur cette conquête : je lui ai donné cinquante louis, et le roi une pension de quatre cents francs. Il faut que tout le monde soit heureux, même les poètes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme, qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit agréable et qu'il me fasse rire. Adieu, ma chère amie, je baise vos belles mains, et votre petite fille.

Je suis, etc.

LETTRE III.

La comtesse de Brienne à la marquise de Pompadour.

Paris, 12 juillet 1756.

Mille graces, ma belle amie, de votre attention à m'annoncer l'heureuse nouvelle. Le courrier est venu passer cinq minutes avec moi. Peut-être souperons-nous ce soir ensemble ; j'ai cent questions à lui faire. Ces fortifications taillées dans le roc vif, ces mines, ces contre-mines, ces échelles trop courtes, qui n'ont rien fait manquer, ces quatre bombes, ce coup de canon tirés pendant la nuit pour signal, ce brave officier qui a monté à l'assaut, malgré un bras emporté ; il faut qu'il me dise tout cela en détail. J'en ai une impatience extrême. Il avait si bonne grace sous la poussière et la sueur ! La nouvelle m'a fait tant de plaisir ! je l'ai presque embrassé. Adieu, ma chère amie ; vous savez que le prince de Beauveau s'est

conduit comme un Alexandre. On dit encore un bien infini de M. de Maillebois. Pour le général, il n'y a rien à en dire : c'est toujours lui, et je suis bien sûre qu'en ce moment vous ne le boudez pas.

LETTRE 112.

La marquise de Pompadour au comte d'Affry.

1756.

Vous êtes un ambassadeur bien heureux, puisque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos Hollandais ; ils ont donc refusé nettement les six mille hommes qu'on leur demandait ? Ce parti est fort sage, et nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux stathouder avait encore vécu. Il était anglais par le cœur ; il avait une femme anglaise ; et le grand pouvoir que la dernière révolution lui avait donné aurait été à craindre ; mais il est

mort, son fils est enfant, et les Hollandais entendent leurs intérêts ; j'en suis bien-aise pour eux et pour nous.

Je ne connais pas ce gros prince (1) allemand, qui parle si familièrement de moi, et me connaît si bien. Vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, et ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier roi les y avait bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus : d'ailleurs, s'ils servent bien, on les paye bien : le dernier maréchal de Noailles disait qu'ils avaient plus gagné de louis d'or au service de France qu'ils n'avaient perdu de gouttes de sang. Vous qui êtes suisse, M. le comte, vous n'en croirez rien ; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables, vous aurez sans doute autant de pouvoir

(1) M. de Reischach, ministre de l'empereur en Hollande.

sur leur esprit, que vous en avez sur celui des Hollandais.

On se propose de contracter avec les Hollandais pour quelques munitions de guerre; l'embarras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence et de secret. Je crois sans peine que la nation hollandaise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, et qui a été acceptée. Un État qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se satisfaire, tandis que ses voisins s'égorgent et se ruinent. Les Hollandais partagent les succès des vainqueurs, sans partager les risques et les pertes des vaincus.

Comment passez-vous votre temps parmi ces bons Hollandais? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là, et j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare et très-louable. Je vous salue cordialement, M. l'ambas-

sadeur, et je vous recommande toujours les affaires du roi.

Je suis, etc.

LETTRE 113.

Le comte de Broglio à la marquise de Pompadour.

13 septembre 1756.

Madame,

J'AI beaucoup tardé à remplir l'engagement que j'ai pris avec vous l'année dernière; mais je voulais avoir des nouvelles positives à vous mander. Malheureusement celles dont j'ai à vous faire part ne sont point agréables. Cependant je me flatte encore que les suites n'en seront pas aussi fâcheuses qu'on l'avait craint d'abord.

Vous n'avez pas ignoré, madame, que le roi de Prusse n'attendait que la réponse de la cour de Vienne pour marcher en Bohême, à la tête de son armée, à travers la Saxe. Cette réponse ne le satisfit point, et dès la fin d'août il fit

demander au roi de Pologne la liberté du passage, en ajoutant qu'il verrait avec plaisir arriver le moment de remettre Sa Majesté Polonaise en possession de ses États. Cette tournure très-expressive n'avait pas besoin de commentaire.

Sa Majesté Polonaise se renfermant dans les bornes de la neutralité, a fait promettre toutes sortes de facilités pour le passage de l'armée, qui est aussitôt entrée en Saxe. Le prince Ferdinand, après avoir fait démolir les fortifications de Wittemberg, s'est emparé de Leipsick. Tout l'argent des caisses électorales a été saisi; il a été défendu, sous peine de mort, de rien payer à l'électeur, et l'on a forcé les magistrats de prêter serment au roi de Prusse.

Dans cette crise, la cour de Dresde lui a fait enfin demander quelles étaient ses véritables intentions. On a chargé le premier lieutenant-général de l'armée saxonne d'aller faire cette démarche. Cet officier, en arrivant à Leipsick, a été désarmé, déclaré prisonnier de guerre,

et conduit chez le prince Ferdinand, qui l'a envoyé au roi de Prusse. Ce prince a fait une réponse très-vague, voulant sans doute laisser la cour de Saxe dans la perplexité, pour surprendre Dresde plus aisément. Une autre tentative, faite par mylord Stormond, ayant aussi mal réussi, le roi de Pologne a pris, avec une fermeté digne de lui, le seul parti qui pût convenir à sa gloire et à sa sûreté. Il s'est mis en état de repousser vigoureusement les insultes dont il était menacé.

Les troupes saxonnes ont été heureusement rassemblées, malgré le peu de temps qui restait pour cette opération. L'armée s'est trouvée forte de dix-huit mille hommes. On lui a fait occuper un camp très-avantageux, appuyé de la rive gauche de l'Elbe, et des deux forteresses de Pirna et Kœnigstein, à cinq lieues de cette résidence. Cette position est très-bien choisie, et le camp, d'ailleurs, est muni de tout ce qui est nécessaire à une longue défense. Le 6 de ce mois S. M. Polonaise, accompagnée des



jeunes princes ses fils, a fait la revue de son armée; la présence du souverain a produit l'effet le plus salutaire sur les troupes, et ranimé leur courage. Le roi de Prusse n'a pas tardé à s'emparer de Dresde. Les soldats prussiens montent la garde même dans le palais, sous les yeux de la reine, qui s'y trouve avec une partie de la famille royale. On a ordonné aux quatre ministres de conférence de ne se mêler désormais d'aucune affaire, et l'on a été jusqu'à leur défendre de rendre compte au roi, par une lettre ouverte, de ce qui venait de leur être prescrit.

Avant-hier le général Wilich, qui commande à Dresde, a envoyé des gens armés pour ouvrir les archives du cabinet. Il y avait déjà posé des sentinelles, malgré les représentations de la reine, qui s'était déterminée à y mettre son cachet. Cette princesse s'y est transportée elle-même pour s'opposer à l'ouverture, mais sans succès. Le général prussien lui a dit qu'il ne pouvait différer, et l'a suppliée de se retirer, parce qu'il ne répondait pas de l'insolence du

soldat. C'est ainsi que l'archive a été fouillée, visitée, et peut-être enlevée. Cet acte est d'autant plus odieux, qu'on n'y aura rien trouvé qui puisse indiquer les intelligences prétendues qu'on voulait découvrir, et constater les desseins offensifs que le roi de Prusse supposait aux cours de Vienne et de Dresde.

On ne saurait donner assez d'éloges à la conduite de la reine de Pologne; cette princesse montre, dans ces circonstances accablantes, une présence d'esprit et un courage au-dessus de son sexe. Sa Majesté Prussienne se trouve très-embarrassée, par la généreuse résistance du roi de Pologne, dont la résolution le couvrira de gloire, et sera très-avantageuse à la puissance contre laquelle le roi de Prusse dirige l'effort de ses armes.

La cour de Vienne, qui n'est encore instruite que de l'entrée des Prussiens en Saxe, en est indignée. Je ne manquerai pas, madame la marquise, de vous informer de la suite de ces importantes opérations.

LETTRE 114.

La marquise de Pompadour au comte de Broglio.

1756.

Les nouvelles arrivées de Saxe ont affligé le roi, et je n'ai pu les entendre sans verser des larmes. Vous me mandez que la cour de Vienne est indignée : je le crois bien; madame la dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des princes chrétiens et civilisés se font la guerre? Ce roi de Prusse, que notre Voltaire a appelé, je ne sais pourquoi, *le Salomon du Nord,* qui écrit d'une manière si humaine et fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de Dresde, malgré la reine, qui en défendait l'entrée elle-même, et n'a pas eu honte ensuite d'entraîner cette princesse à la chapelle, où il faisait chanter le *Te Deum,* en action de graces de ce bel exploit. Est-ce dans ce siècle de politesse et de philosophie, qu'un roi qui veut passer pour un grand homme, a

pu faire un affront si insultant et si inutile à une femme, à une reine, qui n'avait que ses larmes et sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé. Le grand cœur d'une princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités et de ces humiliations : nous déplorons sincèrement le sort de cette illustre maison ; mais j'espère que mes pleurs ne seront pas stériles, et qu'ils produiront une illustre vengeance. Vous pouvez en assurer tous nos amis.

Je suis, etc.

LETTRE 115.

Le comte de Broglio à la marquise de Pompadour.

Dresde, 20 octobre 1756.

Madame,

Je veux continuer à être votre nouvelliste, quoique je n'aie que des nouvelles infiniment désagréables à vous apprendre. J'ai prié M. de Villemur de vous

communiquer tout ce qui s'est passé jusqu'à l'affaire de Lowosiz. Cette bataille n'a décidé de rien ; et quoique les deux partis s'attribuent la victoire, elle n'a procuré ni à l'un ni à l'autre les avantages qu'ils s'en promettaient ; et les démonstrations de joie que le roi de Prusse a fait éclater, même sous les yeux de la reine, n'en imposent à personne. Sa cavalerie a été écrasée et son armée si maltraitée, qu'il n'a pas osé inquiéter M. le comte de Brown, dans la retraite à laquelle ce général s'est vu forcé par le manque de subsistances. Ce prince n'a pu pénétrer en Bohême et s'emparer du cercle de Kœnigsgratz, l'objet de son ambition ; mais le comte de Brown n'a pu parvenir à la jonction concertée entre ce général et les troupes saxonnes, bloquées dans le camp de Pirna. Elles commençaient à manquer de tout. On reprit ce projet de jonction, le seul capable de sauver cette armée périssante. On m'assure que le général saxon, consulté par le roi de Pologne, assura Sa Majesté que l'armée saxonne, forte de

vingt mille hommes, pouvait exécuter cette jonction sous les yeux des Prussiens; mais que M. le chevalier de Saxe, consulté à son tour, répondit avec sa franchise ordinaire, qu'il croyait cette opération impraticable avec douze mille hommes; mais qu'il proposait de faire la jonction, en rassemblant toutes les troupes en une masse, qui se ferait jour, l'épée à la main, à travers l'armée prussienne. Il y a beaucoup d'apparence qu'en effet l'armée saxonne n'allait guère au-delà de douze mille hommes; mais cette observation, peut-être trop enveloppée, ne fut point comprise. On convint avec le maréchal Brown, que le 12 de ce mois on tenterait la jonction. Elle devait naturellement éprouver de très-grandes difficultés; mais les mesures étaient si bien prises et les troupes si résolues, qu'elle n'aurait pu manquer de réussir, sans une foule d'autres circonstances fâcheuses qui se réunirent pour faire avorter le projet.

Pendant la nuit du 10, les Saxons tentèrent de faire remonter leur pont de

bateau, pour le former sous Kœnigstein. La nuit était calme, et la lune n'éclairait qu'autant qu'il était nécessaire, lorsqu'ils sortirent de leur camp. Tout-à-coup un vent contraire s'éleva ; ils furent couverts d'une pluie épouvantable ; les bateliers, effrayés des coups de fusil que les Prussiens tiraient à l'aventure, échouèrent contre des écueils. On fut obligé de regagner le rivage, et de faire conduire les pontons par terre à leur destination. Les chemins étaient rompus ; les chevaux, mal nourris, avaient déjà été épuisés par le charroi de l'artillerie. Le pont ne put être achevé pour l'heure convenue. Le comte Brown était déjà en marche, lorsqu'il en reçut l'avis. Les Prussiens, qui ne pouvaient plus douter du dessein des Saxons, se fortifièrent pendant ce délai entre les deux armées, et postèrent deux régimens, avec une batterie avantageusement située, derrière l'abattis qu'ils avaient fait dans la forêt sous le Lilienstein. Enfin le pont fut achevé et l'armée défila pendant la nuit du 13, sous le canon de Kœnigs-

tein, pour gagner le plateau d'Ebenheit. Un ravin, qui seul y conduisait, fut bientôt engorgé par l'artillerie, que les chevaux ne pouvaient arracher d'un terrein gras, rendu impraticable par la pluie. Toute l'armée, et même la cavalerie, fut obligée de gravir un rocher fort roide et couvert de boue. Elle ne fut rassemblée sur l'Ebenheit qu'à la fin du jour. L'arrière-garde venait de soutenir une attaque. Malgré l'épuisement des troupes, on se disposa à forcer l'abattis, derrière lequel se cachaient les Prussiens. La présence du roi augmentait le desir que les Saxons avaient de combattre. Mais il fallait avoir la réponse du maréchal de Brown, et en attendant le retour des émissaires qu'on lui avait envoyés, l'armée resta sous les armes. Les émissaires furent interceptés. Il eût été insensé d'attaquer les Prussiens, qui avaient des forces au moins sextuples, sans être sûr que les Autrichiens tomberaient de leur côté sur l'ennemi commun. D'ailleurs, il était maître d'un pays hérissé de rochers et de bois, qu'il fallait traverser

dans un espace de cinq lieues, avant de joindre les Autrichiens. Des bagages de l'armée saxonne ayant été saisis au passage de l'Elbe, les vivres et les fourrages manquaient entièrement. Le roi, forcé par les circonstances, s'était retiré dans Kœnigstein. Dans cette extrémité affreuse, ses généraux lui firent parvenir un avis du conseil de guerre, dont le résultat était que l'armée n'avait plus d'autre parti à prendre, que de se ménager une capitulation aussi avantageuse que les circonstances pourraient le permettre. Le roi, pénétré de douleur de se voir réduit à cette extrémité, exhorta fortement ses généraux à risquer une attaque. Il finit par ces mots: « Si toute ressource vous est enlevée, si tous vos devoirs envers votre roi, envers vous-mêmes, sont remplis, vous êtes maîtres de faire tout ce que vous jugerez de plus convenable; pour moi, je refuse de prendre aucune part à ces arrangemens. Je veux vivre et mourir libre. Je ne vous défends rien, si ce n'est de servir contre moi et mes alliés. »

Au même instant on apprit que le maréchal de Brown, qu'on avait cru à Alterdof, était à quatre lieues plus loin. Depuis trois jours entiers les troupes étaient sans nourriture; on se résolut enfin à capituler. Le lendemain le roi de Prusse fit délivrer du pain aux troupes saxonnes, qui se rendirent prisonnières de guerre.

Sa Majesté Prussienne n'a négligé aucun moyen pour attirer les officiers et les soldats à son service. Tous les officiers ont refusé, et le petit nombre de soldats que la violence a entraînés, désertera à la première occasion favorable. Ce prince, dit-on, a ordonné à ses soldats de prendre la main de chacun des soldats saxons, et de la tenir levée, tandis qu'on lisait à ceux-ci un serment de fidélité. Peut-on, avec d'aussi grandes qualités, respecter aussi peu les formes sacrées, reçues parmi les hommes pour rendre leurs engagemens plus solennels et plus inviolables?

Le roi de Pologne est parti ce matin pour Varsovie, sur la foi d'une lettre de son bon frère le roi de Prusse, qui est

assez singulière, si on en compare les expressions avec les procédés de Sa Majesté Prussienne. Dans l'ivresse de ses succès, il a consenti à la neutralité de Kœnigstein, que sa situation unique rend imprenable, mais qu'il pouvait avoir sans tirer un coup de canon, parce que les munitions de cette forteresse ont été entièrement épuisées par l'armée saxonne. Peut-être aussi est-ce un pur mouvément d'humanité qui l'a engagé à cette démarche, et la crainte d'accabler trop cruellement un roi malheureux.

Telle est l'issue étrange d'un événement dont l'histoire n'offre aucun exemple. Douze à quatorze mille Saxons arrêtent pendant long-temps une armée de soixante mille hommes. Après avoir donné des preuves non équivoques de valeur, un enchaînement de désastres leur a fait faire une démarche affreuse pour de braves et fidèles sujets. Il en résultera peut-être une révolution fatale aux affaires générales, car le roi de Prusse est trop habile pour s'endormir sur ses lauriers.

Beaucoup de gens ont peine à croire

que cet événement soit naturel. On soupçonne des manœuvres odieuses. Mais est-il croyable qu'un corps de vingt-deux officiers-généraux se soit égaré dans un moment où ces militaires avoient tout à défendre, la gloire du maître, le salut de la patrie et leur propre honneur ? Des circonstances majeures ont évidemment empêché les Autrichiens de secourir les Saxons, et tout concourt à faire regarder la reddition de l'armée comme un malheur que la prudence humaine n'a pu détourner. D'ailleurs, la résistance que cette armée a faite pendant près de deux mois, est d'un avantage inexprimable pour l'Impératrice - reine. La Bohême a été préservée. Les forces autrichiennes se sont rassemblées, et désormais l'invasion est impraticable.

Je me propose de suivre incessamment Sa Majesté Polonaise. Je veux prévenir les insinuations que l'on pourrait me faire à cet égard, et auxquelles je ne voudrais point paraître céder. Dès que je serai rendu à Varsovie, madame la marquise, je vous ferai part de ce qui

parviendra d'intéressant à ma connaissance.

LETTRE 116.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

Janvier 1757.

MA chère amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise, confuse, désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des consolations et des conseils. Un monstre vomi de l'enfer (1) vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir et le plus atroce, contre le plus aimable des hommes et le meilleur des rois. Ce bon prince, qui devrait être adoré de tout le monde, a été frappé par un scélérat, comme il montait dans son carrosse pour aller à Marly. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du roi, qu'on avait transporté dans son lit; j'arrive essoufflée, éperdue, je me dispose

(1) Damiens. *Voy*. les Mémoires, Tom. III, pag. 185.

à entrer ; mais on me repousse malgré mes cris et mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle ; car tous mes amis m'abandonnent, et je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince ; je donnerais ma vie pour sauver la sienne. Au nom de Dieu et de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état ! prenez pitié de votre amie.

Je suis, etc.

LETTRE 117.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Paris, 8 janvier 1757.

L'ABOMINABLE aventure m'a fait une telle révolution, qu'il a fallu me saigner, et cette saignée a manqué de me faire périr, parce que Dumont ne s'est pas seulement informé de l'état où j'étais.

Ajoutez à cela le désespoir de ne pouvoir aller vous trouver. Ce que j'ai à vous dire, est de la dernière conséquence. Vous êtes entourée d'ennemis ; vous êtes perdue. Je donnerais ma main pour une heure de conversation avec vous ; enfin ma situation m'enchaîne sur mon lit. Je vais écrire, au risque d'être victime de l'amitié. Mon petit secrétaire est venu ce matin dès six heures. Il a voulu entrer à tout prix ; enfin on l'a introduit. Le roi a dit à Berrier : « Mais à quoi attribuez-vous cet attentat? moi qui aime tous mes sujets comme mes enfans! que dit-on? que pense-t-on ? » « Sire, tout Paris est dans la consternation. On a frémi, on craignoit que le coup n'eût été mortel. Le peuple n'est tranquille que depuis qu'il sait que Votre Majesté est hors de danger. Ce misérable ne me paraît qu'un fanatique, dont le délire n'a aucun complice. » M. d'Argenson n'a pas été si réservé ; voici son discours : « Les Parisiens sont furieux contre madame la marquise de Pompadour. Elle est, disent-ils, cause de la misère publique. Le peuple adore

toujours Votre Majesté. Faites-lui le sacrifice d'une femme qu'il hait, peut-être sans raison, mais qu'on ne lui fera jamais aimer. Sire, au nom de vous-même, éloignez de vous madame de Pompadour, et vous disposerez de vos sujets comme un père de ses enfans. » Le roi a balancé; il a paru pénétré de la plus profonde douleur; mais il semble que votre exil est résolu. Adieu, ma chère amie, comptez toujours sur mon amitié, quel que soit votre sort. Mais rien n'est perdu, si vous avez du courage et de la présence d'esprit. Réponse et prompte.

LETTRE 118.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Paris, 9 janvier 1757.

Mon petit secrétaire me quitte. Votre perte paraît décidée. Le petit mage n'a pas voulu se charger de vous l'annoncer, et c'est ce qui vous fait gagner quinze heures. On a proposé à M. de Machault

de s'acquitter de cette commission : il hésitait; M. d'Argenson l'a déterminé. Que cela ne vous épouvànte point. Ma lettre vous parviendra à trois heures, et entre quatre et cinq Machault ira vous trouver, et vous dira que le roi vous ordonne de vous retirer à l'Abbaye du Plessis jusqu'à nouvel ordre. Répliquez tranquillement que vous êtes prête à obéir au roi, mais que vous n'êtes pas accoutumée à recevoir ses ordres par un tiers; que tout au moins on doit vous faire voir la lettre de cachet qui vous ordonne de partir. Vous déconcerterez l'homme noir; il n'a point de lettre de cachet; ils n'y ont pas songé, ou ils n'en ont pas eu le temps. Insistez là-dessus, et la victoire est à nous. On n'osera revenir à la charge vis-à-vis du roi, ou si l'on y revient, on le trouvera changé. Son ame ne peut plus être comme elle a été dans le moment funeste. Enfin, rien n'est désespéré, et votre esprit vous tirera de là.... Mon Dieu! mon postillon ne se trouve pas..... Je puis vous dire encore deux mots. Vous êtes hors d'embarras, j'en

suis sûre ; mais il faut qu'avant quinze jours M. d'Argenson et M. de Machault soient exilés. C'est le seul moyen d'affermir à perpétuité votre crédit. D'ailleurs, quels ennemis redoutables que deux hommes qui ont demandé votre exil, et que vous n'auriez pas le pouvoir d'éloigner ! Quand même vous pourriez lutter contre eux, vous ne pourriez rien dans leurs départemens. Autant l'exil. Qu'on les envoie donc cabaler dans leurs terres. Que ce soit là l'unique faveur que vous demanderez pour compensation des duretés qu'ils ont exercées envers vous. On vous idolâtre, on a un cœur excellent, une ame sensible ; vous pourrez beaucoup dans le premier instant. Mais, en punissant, songez aux récompenses. Vous devez tout à Berrier...... Voilà mon postillon. Je lui ordonne de crever son cheval, plutôt que de changer à Sèvres.

LETTRE 119.

La marquise de Pompadour à la comtesse de Baschi.

1757.

Il n'y a pas de nouvelles à présent; mais nous en attendons de jour en jour: Dieu veuille qu'elles soient bonnes! Je vous dirai seulement que je vous aime toujours; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damiens est mort comme un héros, et qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire. Où le courage se trouve-t-il! Ce scélérat était fait pour les grands crimes.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort? Tout le monde le regrette, excepté sa femme, qui, en pareil cas, ne sera certainement regrettée de personne, mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer; elle est fort gaie, et ne paraît pas plus affligée de la mort de cet honnête homme, qu'elle ne l'eût été de la perte d'un ruban. En vérité,

il y a des femmes bien extraordinaires; et qui me font rougir de mon sexe.

Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; et en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas et rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, et qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chère, venez voir votre amie et l'embrasser sur les deux joues.

LETTRE 120.

La comtesse de Baschi à la marquise de Pompadour.

Paris, 30 mars 1757.

Vous ne sauriez vous figurer combien je suis excédée d'entendre parler de ce misérable. Je ne vais nulle part, où l'on ne disserte sur ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ou pensé avant-hier ; sur la façon dont il a souffert ; *sur le comment, sur le pour-*

quoi. Vous jugez comme ces belles peintures sont récréatives pour mes nerfs. Je veux rester trois jours chez moi sans recevoir ame vivante. Je crois qu'après cela on me fera grace. Je dois rire pourtant d'une bonne naïveté que j'ai fait dire hier, sans m'en douter, à la vieille maréchale. Je lui demandais des nouvelles de son fils ; je la plaignais ; je lui disais que cette séparation avait dû prodigieusement lui coûter. Oh ! madame, me dit-elle, il faut avoir passé par-là pour le savoir ; je n'en ai pas été quitte pour mille louis, non compris l'achat de son régiment.

M. le duc d'Orléans vient de faire une bonne acquisition. L'abbé de Breteuil est nommé son chancelier, à la place de M. de Silhouette. Il serait bien à desirer que tous les serviteurs de nos princes fussent de cette trempe ; mais je conte au général l'histoire du combat. Ne savez-vous pas tout cela avant que les autres y aient songé ? Je suis tout à vous.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce volume.

Pag.

Pag.

Pag.

Pag.

Fin de la table du quatrième volume.